

Nouvelle série - N°91

Galaxies

SCIENCE-FICTION

A futuristic spaceship with a large, flat, wing-like structure is flying over a planet. The planet features rugged, snow-capped mountains and a city with tall buildings. A large, cratered moon is visible in the sky. The entire scene is rendered in a monochromatic blue and white color scheme.

*Supplément
numérique*

*Damien Langlois - Dominique Tellier
Fabien Delorme - Julie Boudillon
Pierre Gévart*

Supplément numérique

Galaxies 91

Les éditions numériques de la revue *Galaxies* contiennent des bonus, par rapport à l'édition imprimée. Pour ce numéro 91, le supplément se compose de trois nouvelles distinguées par une mention au prix Alain le Bussy 2025, et de deux des nouvelles qui seront publiées dans le hors-série 2026/1 de *Galaxies* sur le thème du livre et des bibliothèques.

II Opt	<i>Damien Langlois</i>
XIV Seven (7) Argo	<i>Dominique Tellier</i>
XXX Le Yacht aux lilas	<i>Fabien Delorme</i>
<i>Projet [Hors-Série « Bibliothèques »]</i>	
XLIV En lieu sûr	<i>Julie Boudillon</i>
LIV Une Bibliothèque qui Crashe	<i>Pierre Gévert</i>
<i>[S]trips et BD (bonus)</i>	

Les suppléments aux quatre derniers numéros sont librement disponibles sur le site <https://clubgalaxies.yolasite.com/>. Vous pouvez également nous demander, toujours gratuitement, de vous envoyer les autres suppléments à partir du n° 47, à condition d'avoir été abonné.e pour les numéros concernés.

Supplément hors commerce réservé aux abonné.es : ne peut être vendu

Dans une société où la rentabilité fait loi, où la liberté de chacun est conditionnée à sa productivité, où le capitalisme a enterré l'humanisme, les citoyens non intégrés à la société ne méritent plus de respirer. Une unité de soldats, débordante de testostérone et mise au service de l'Autorité qui a supplanté l'État, se vautre dans une ultra violence, assurée qu'elle est de son impunité. Cette violence qui ne laisse place à rien d'autre que la hargne et la brutalité, où toute compassion est bannie, s'étiolé finalement lorsque l'un d'eux se retrouve confronté à des brumes de son passé. Le récit se présente comme une reprise de l'éternel mythe du vieil homme qui cherche à expier ses fautes et qui va sauver l'enfant. Il confie à l'avenir cette jeune fille mais également son espoir et son repentir.

Ludivine Picot, membre du jury du Prix Alain le Bussy 2025

LES HOMMES ÉTOUFFENT dans l'habitacle surchauffé. La lumière des écrans accentue les reliefs de leurs visages, leurs rides, leurs cicatrices.

— Dégagez vos lules, dit Craft. On bouge.

— *Négatif*, répond l'opérateur. *Vous restez en place.*

— Ils ont dégommé cinq de vos drones. Laissez-nous faire.

Silence pendant une trentaine de secondes.

— *L'Autorité ne peut pas se permettre une nouvelle bavure.*

Craft pianote son code de déverrouillage. Les hommes l'observent, entre effroi et admiration.

Silence sur les ondes.

— *OK, vous faites valoir votre privilège, vous pouvez y aller. Mais vous assumerez seul les conséquences.*

L'équipe vérifie ses armes, le sourire aux lèvres, pressée d'en découdre. Craft masse son genou douloureux. Il ferme les yeux quelques secondes pour se faire à l'idée qu'il va devoir tuer à nouveau.

— Ça va ? s'enquiert Nimbus.

Craft dévisage son second.

— Je sais que vous n'êtes pas d'accord avec les paramètres d'engagement.

— On est une équipe d'intervention, pas de chasse. Vous nous demandez de prendre des risques à la place des autres.

— Les hommes ont besoin de...

— *Demande de survol d'un drone journaliste*, l'interrompt l'opérateur.

— Négatif, dit Craft. Si je vois une de leur lule, je la dégomme.

Il coupe la communication, abaisse sa visière augmentée et se tourne vers le reste de son équipe, quatre lascars vêtus de combinaisons tactiques dernier cri et d'armes à projectiles cinétiques.

Ils l'observent, gonflés de testostérone. Il sent le regard scrutateur de Nimbus.

— On fait pas de détail, dit-il aux hommes. Un rat est un rat. Essayez d'en garder un entier. Ça m'évitera une apnée.

Les membres de l'équipe ricanent. Nimbus reste silencieux, renfrogné.

Ils jaillissent du blindé et se dispersent en ligne pour couvrir le maximum de surface. Une puissante odeur de poudre empeste les sous-bois. Des gouttes tombent des branches en produisant un concert de percussion. Leurs respirations créent des volutes de vapeur dans l'air froid.

Plusieurs lules de combat passent en vrombissant au-dessus des arbres et disparaissent en direction de la ville.

Les soldats avancent lentement entre les pins, les chênes et les buissons couverts d'épines. Des lules d'assistance gravitent autour d'eux et scannent le terrain.

Leurs visières changent la nuit en jour. Leur matériel filtre les sons inutiles, analyse chaque mouvement, détecte chaque variation de température ou de pression.

Un coup de feu claque sur la droite.

— Un rat de moins, dit Nimbus. Femme, la soixantaine.

— Reçu, dit Craft. Vous payez la première tournée.

— Avec plaisir, Boss, répond le soldat.

L'ironie est palpable dans sa voix.

Ils poursuivent leur progression et parviennent dans une clairière écrasée par la lune. L'accès au sous-terrain est dissimulé derrière un tas de branches au pied d'une énorme souche couverte de mousse.

Nacer s'accroupit et passe son gant augmenté au-dessus des feuillages pour les scanner.

— Nanocamouflages, dit-il. À l'œil nu, l'entrée serait invisible.

— Sacré matos pour des rats, ironise Nimbus. On fait quoi ensuite ?

— On les enfume, répond Craft.

— Lacrymo ?

IV

Il observe le ciel à la recherche d'une lule embusquée. Rien.

— Nanites. Ils aiment la tech de pointe. On va leur en faire bouffer.

Nacer ouvre son sac et en sort deux tubes gris. Nimbus vérifie le mini-drone qui servira à disperser les robots microscopiques.

— Boss, dit Nimbus, les nanites, c'est contraire à la charte de...

— Je me fous de votre avis, caporal, réplique Craft.

Le second se tait.

Un coup de feu claque.

— Un rat de moins. Homme, la cinquantaine, dit une voix sur le canal de l'équipe.

Le drone de précision, gros comme un poing, s'engouffre dans le tunnel en sifflant.

Nimbus revêt un masque tactique avec des gestes heurtés.

— J'y vais aussi, Boss, *si vous m'y autorisez*.

Craft opine.

— Faites le ménage. Après la mission, il faudra qu'on discute tous les deux.

Nimbus le foudroie du regard. Puis, avec une lenteur étudiée, il vérifie l'étanchéité de son équipement avant de disparaître sous terre.

Si seulement tu pouvais te faire flinguer, songe le major.

Le jour se lève au-dessus de la clairière, clair et glacial.

Une dizaine d'adultes sont alignés, à genoux. Leurs têtes sont cagoulées. Les soldats les surveillent, le doigt sur la gâchette.

Plusieurs cadavres gisent sur le sol, les traits figés dans un rictus de souffrance. Ils ont tenté de fuir, mais les nanites avaient déjà franchi la barrière de leurs épidermes.

Nimbus sort du tunnel et enlève son masque antitoxique.

— Il ne reste plus personne là-dessous, Boss, dit-il.

— Combien ?

— Vingt-deux.

— Ça va te coûter cher au bar, mon pote, lance Nacer.

L'équipe rigole.

Nimbus serre les mâchoires et dévisage son collègue avec aigreur.

Une femme s'effondre en hurlant le nom d'un enfant.

— Ta gueule, ordonne Nimbus, le visage déformé par l'hostilité.

Craft ignore les cris. Il se lève, une clope au bec et fait un signe de tête à ses hommes. Ils enlèvent les cagoules des otages. Tous clignent des yeux, surpris par la lumière matinale.

— Je m'appelle Lawrence Craft. Je bosse pour l'Autorité. À compter de cet instant, votre corps m'appartient.

La femme continue de gémir. Ses yeux embrouillés de larme luisent d'une rage meurtrière.

— ... Vous êtes des rats. Des saloperies de non-optés. Vous croyez que vous avez le droit d'être différents, que vous pouvez vivre dans les bois, respirer l'air sans obligations et sans score. Vous vous plantez.

— Les gens crèvent comme des chiens avec l'opt ! l'interrompt la femme.

Nacer lui assène un coup de crosse dans la pommette. Elle s'effondre en gargouillant, le visage ravagé par l'impact. Elle se traîne en gémissant dans la terre.

— Je suis quelqu'un de raisonnable, reprend Craft, le cœur battant. Je vais vous donner le choix. Soit vous mourrez comme des rats ; soit vous devenez citoyens.

— Je refuse l'opt !, crie un homme à l'épaisse barbe blanche.

Nacer fait un pas dans sa direction et tire à bout touchant. L'arrière du crâne est vaporisé par le projectile. Nimbus observe la scène avec une forme de joie perverse.

Un sentiment d'alarme crépite dans l'esprit de Craft. Sa tête est lourde, les sons étouffés.

Les hurlements redoublent. Les insultes. Les prières. Les pleurs.

Les soldats rient.

Pas lui.

La sueur ruisselle sur ses tempes et dans son dos. Il déglutit pour chasser la nausée. Il doit continuer. Quoi qu'il en coûte. Il raffermis ses appuis.

— Alors, rats ou citoyens ? Vous choisissez quoi ?

*

La fille est allongée à côté de lui, nue.

Il ne connaît pas son vrai nom, il ne le lui a jamais demandé et il ne veut pas le savoir.

Il s'est réfugié ici après la mission. Il avait besoin d'elle contre lui, de sentir sa vie, la chaleur de son corps.

— Ils parlent de toi à la télévision, dit-elle, en allumant une cigarette. Ils disent que t'es un monstre.

Craft ouvre les yeux. Il aurait aimé que son répit soit plus long. Il s'assoit sur le lit en grognant, saisit son t-shirt et l'enfile. Il vire quelques crédits sur le pad de la fille.

— T'as vu les images ?

VI

— Celles où vous gazez des non-optés ou celles où vous les exécutez comme des chiens ?

Il baisse la tête.

— Ça fait quoi de coucher avec un meurtrier ? dit-il

— Ils veulent te désospter. Ils disent que t'es pas au-dessus des lois.

Il hausse les épaules, comme s'il s'en fichait.

— Ils m'ont piégé.

— Ils t'ont forcé à tuer ces gens ?

Il la dévisage. Il hésite à répondre.

— C'est mon job, dit-il dans un murmure. Je sais faire que ça.

Il a l'impression qu'elle va fondre en larme. Elle déglutit, comme pour avaler ses émotions, et le dévisage avec des yeux résolu. Elle saisit sa main et la serre entre les siennes.

— Alors pourquoi tu dis qu'ils t'ont piégé ? demande-t-elle.

— Ils veulent me mettre à la retraite.

Il retire sa main.

— Peut-être que l'heure est venue, dit-elle avec des yeux implorants. Tu pourrais enfin te reposer. Passer du temps avec moi.

— Ils m'élimineront. Pour pas que je parle.

— Et tu vas les laisser te tuer ?

Il se lève et saisit son sac. Il crève d'envie de l'enlacer. Il aimerait s'enfuir avec elle. Recommencer sa vie, même s'il est déjà vieux.

— Ça te regarde pas.

Il sort sans un mot, en claquant la porte.

La caserne de l'unité se situe dans une église. Il y fait froid l'hiver et froid l'été. Les vitraux anciens déversent une lumière rare sur la zone d'exercice. Les lits de camp sont repliés contre les murs. Une odeur minérale flotte dans l'air, vestige de sueur et de graisse d'armes.

Un Jésus crucifié observe Craft depuis son martyre.

Le major se tient devant le miroir des vestiaires. Ses cheveux et sa barbe poivre et sel sont de plus en plus salés. Le blanc de ses yeux est parcouru de zébrures rouges, soulignées de cernes noirs. Son nez lui paraît plus tordu que d'habitude. Sa peau tannée laisse apparaître des rides. Ses épaules sont moins carrées qu'il y a quelques années.

La cicatrice de l'opt forme une barre rose de deux centimètres en dessous de sa glotte.

Il s'asperge d'eau. Il fouille dans son tiroir et gobe une pilule blanche, la dernière du tube de calmants.

— Les journalistes diffusent les images en boucle, dit Nimbus, derrière lui, sur un ton satisfait.

VII

- Je les ai vus, dit Craft. On a juste fait notre boulot.
L'autre grimace.
- La Commission se réunit dans deux jours, dit le second.
- Quelle sentence ?
- Cent quatre-vingts. Vous tenez combien ?
- Je sais pas. Deux cent quinze. Deux cent cinquante, peut-être.
- C'est dur les apnées, Boss, dit Nimbus, feignant la compassion.
Il est grand, maigre, albinos et quinze ans plus jeune. Il ressemble à
une lame. Il en a l'esprit, mais pas encore la finesse.
- Les autres nous attendent, reprend-il. Je paie ma tournée.
- J'ai un ramassage.
- Ils peuvent pas envoyer quelqu'un d'autre ? C'est notre soirée,
Boss.
- Mère célibataire. Désoptée. Faut que je récupère sa gamine et
que je l'emmène se faire opérer.
- Putain, Boss, si vous saviez comme je hais les gosses.
Craft se force à sourire. Il fait face à son second et croise les bras.
- Je sais que vous avez passé l'info aux journalistes pour me
mettre sur la touche. Je devrais vous faire jeter au trou.
- Je pense que je serai un meilleur commandant que vous, répond
Nimbus, à peine troublé.
- Vous êtes un traître. Les hommes ne vous suivront pas
longtemps.
- Vous ne méritez pas de détenir les codes sources de l'Autorité.
Et je suis pas le seul à le penser. D'autres gradés sont du même avis
que moi.
- Craft avance de quelques pas en direction de son second. L'autre
se met en garde, prêt à se battre.
- Repos, soldat. Je n'ai pas l'intention de me battre avec vous. Pas
maintenant.
- Il le bouscule d'un coup d'épaule et entre dans les douches.
- Tentez encore quelque chose de ce genre et j'hésiterai pas à
vous coller une balle entre les yeux.
- Il ferme la porte, laissant Nimbus seul dans les vestiaires, les yeux
dans le vague, le front couvert de sueur.

*

L'appartement de la victime est petit, mais bien entretenu. Il y a une
plante dans un coin, une table en bois, des paysages exotiques au mur.
Des photos de famille.

Craft scanne l'opt à l'aide de son pad. Refus de troisième offre

VIII

d'emploi. Dissidence. Discours antipatriotique et complotiste. Cinq cents crédits de pénalité. Le solde de la femme est tombé en négatif. Elle a vu ses droits d'émettre du CO2 ou de consommer de l'oxygène révoqués.

Son opt s'est refermé brutalement, l'empêchant de respirer. L'agonie a duré trois interminables minutes. Le parquet clair porte des traces de griffure. Ses ongles sont abîmés. L'un d'entre eux s'est retourné à force de creuser le sol. Elle a des plaies au niveau de la gorge, là où elle a voulu s'arracher le dispositif.

Une gamine observe le major, recroquevillée sur le canapé. Son visage est bouffi d'avoir trop pleuré.

Le cœur de Craft s'emballe quand il la voit. Il fait un pas vers elle, puis s'immobilise. Il déglutit avec peine.

Elle a treize ou quatorze ans, les yeux verts, un regard intelligent, un front large et un nez pointu. Elle est vêtue d'un pantalon de pyjama bleu sans motif. Elle a recouvert sa tête avec la capuche de son sweat *Nirvana*. Une mèche blonde s'en échappe. Elle ressemble étrangement à sa mère.

Elle ressemble à...

— Tu vas venir avec moi, dit-il.

— Pour que vous m'abattiez dans une clairière ? Même pas en rêve. Votre tronche passe en boucle à la télévision.

— J'hésiterai pas à t'envoyer rejoindre ta vieille si tu me suis pas.

La gamine le dévisage, l'air revêché.

Une vraie guerrière, songe-t-il.

— Ils t'ont émancipé. Je dois t'escorter au centre médical.

— C'est bien la première fois que l'Autorité s'intéresse à moi.

— Lève-toi. On y va.

— Vous allez faire quoi du corps de ma mère ?

Le major ignore la question et sort de l'appartement. Ses mains tremblent. Des images métastasent dans sa mémoire. Des trucs anciens, des rires, des visages, des ballades en famille. Des souvenirs qu'il regrette, teintés de remords, d'espoirs déçus et d'abandons.

Il s'engouffre dans les escaliers en bousculant un technicien du crématorium. Il a besoin de prendre l'air.

Arrivé en bas de l'immeuble, il s'appuie contre un mur et prie pour que le froid nocturne anesthésie ses angoisses.

Il observe les rares passants qui marchent dans la rue, tous ces gens esclaves de l'opt. Il sent le dispositif à la base de sa gorge, au cœur de sa chair. Alors, il prend la décision sans vraiment y penser.

Lui est condamné. Mais pas l'enfant. Pas encore.

La pluie barbouille le pare-brise et crée des halos de lumières.

— Votre bagnole pue le chien mouillé. Vous vous lavez de temps en temps ?

— Tu parles comme ça à ta mère ?

— Allez vous faire foutre.

Craft sourit. Il s'arrête sur le bord de la route. Il pointe du doigt une devanture surmontée d'un néon vert criard.

— Les meilleures pizzas de la ville. Je t'invite.

— C'est votre idée d'une veillée mortuaire ?

— J'ai la dalle. Si t'as pas faim, tu peux me regarder.

— Je veux pas gerber.

Il sort de la voiture et claque la porte un peu trop fort. Son pad vibre. « Itinéraire erroné. Rejoignez le point de livraison .

Il observe la rue. Des vitrines vides. Des passants qui se pressent de rentrer chez eux. Des véhicules de police. Des panneaux d'affichage couverts de slogans.

« Plus ton score est haut, plus tu respirez .

« Obéir, c'est respirer .

« Travailler plus, pour respirer plus .

Ses mains tremblent. Il marche en direction de la pizzeria. La gamine le suit en courant. Il pousse la porte et salue le patron.

Il n'est pas venu ici depuis longtemps, quinze ans peut-être. Rien n'a changé. La décoration est restée la même. Les ampoules déversent une lumière nauséuse sur la salle, comme dans ses souvenirs. Les sièges marron en similicuir s'alignent toujours d'un côté de la salle, séparés par des tables en faux marbre.

— Deux spéciales, dit Craft au patron, un homme replet qui veille sur son four.

Ils s'assoient dans un box, l'un face à l'autre.

— Écoute Mia...

— Clara.

— Écoute Clara, se reprend Craft, ta vieille est morte sous tes yeux, tu me détestes, j'ai compris. J'ai besoin d'un moment de calme... pour réfléchir.

Elle fait la moue.

— Fallait me laisser dans la voiture alors.

Le soldat s'apprête à répondre, mais un mouvement attire son attention. Deux hommes viennent d'entrer. Ils discutent à voix basse avec le patron. L'un d'eux coule un regard en direction de Craft.

Une alarme sonne au fond de l'esprit du major. La gueule de ces types : ils pourraient travailler dans son unité.

Son pad vibre furieusement. « Par décision du master algorithme de l'Autorité, veuillez vous présenter au Tribunal de Paix sans délai. Tout refus sera considéré comme acte de trahison .

Craft chasse le message et entre le code de déverrouillage, l'un des privilèges des militaires de son rang. Il interdit toute modification distante sur son opt. Il libère tous les blocages sur sa voiture et active les contre-mesures. Il envoie un message crypté à Taon.

Il tord le pad en deux et le brise.

— Vous avez encore plus sale gueule que quand vous êtes rentré chez moi, dit Clara.

— Reste là. Si je crie ton nom, tu cours le plus loin possible.

— Pourquoi je ferais ça ?

— Arrête de discuter, OK ? Tu te barres d'ici et tu te planques.

La gamine le dévisage d'un air torve.

Il se lève et se dirige vers les toilettes. Un couple se bécote dans le box voisin. Il cherche son arme en vain. Mission à faible niveau d'engagement : l'arme est restée consignée au vestiaire. Il jure silencieusement.

Il saisit un couteau en passant à côté d'une table vacante et le dissimule dans la manche de sa veste.

Il pénètre dans les toilettes, éteint la lumière, ferme la porte de l'un des compartiments et se cale dans l'ombre, juste à côté des deux lavabos.

Les bruits de la salle lui parviennent de manière étouffée. La ventilation siffle dans l'angle des sanitaires.

La porte s'ouvre en grinçant, lentement. Il entend les gloussements du couple, le patron qui discute et la musique italienne qui joue en sourdine. L'ombre du visiteur envahit l'espace. C'est un des deux hommes. Pas le moindre doute.

L'autre hésite. Il tient une arme. Il avance vers le compartiment fermé. Il lui tourne le dos.

Craft avance, plaque la paume de sa main contre la bouche de l'homme pour l'empêcher de hurler et lui plonge le couteau dans la gorge. Il sectionne carotide et jugulaire. Le liquide chaud et poisseux jaillit et éclabousse les murs. Une odeur métallique envahit l'espace. Il pousse le corps dans un compartiment. Il essuie la lame sur les vêtements du mort et le dissimule de nouveau dans sa manche.

Il pousse l'arme de son agresseur dans un angle. Il ne pourrait rien en faire, elle est protégée par un code-empreinte.

Il se dirige à pas rapides vers le comptoir. Le deuxième homme discute avec le patron, l'air faussement détendu. Craft accélère brutalement. L'autre l'aperçoit, trop tard, il n'a pas le temps de réagir.

Il lui enfonce le couteau dans le ventre en passant sous sa côte de maille et sectionne l'aorte abdominale. Le soldat s'effondre en gémissant, le visage tordu par un rictus de douleur et de surprise.

Le patron recule, les traits déformés par l'horreur. Il se réfugie dans un coin de sa cuisine.

— *Mia* !

La gamine pleure de peur. Elle ne bouge pas, elle est tétanisée.

Le major se précipite vers elle. Elle tente d'esquiver en hurlant. Il s'empare de son poignet et la tire à lui. Elle s'agite comme une furie. Il la traîne hors du restaurant, sous la pluie battante, et la jette dans l'habitable.

Elle tente d'ouvrir la porte alors qu'ils roulent déjà. Elle hurle à vous faire péter les tympanes. Elle lui crache dessus, les yeux écarquillés de terreur et de colère.

Il la gifle avec brutalité. Elle se ramasse contre la portière, soudain silencieuse.

— Je t'emmène, que tu le veuilles ou non, hurle Craft.

Ils ont abandonné la voiture quelques centaines de mètres plus tôt. Il traîne l'adolescente dans un complexe désaffecté. Elle sanglote, elle gémit, elle l'implore de ne pas lui faire de mal. Elle lui demande ce qu'il lui veut. Elle appelle à l'aide.

Il se tait, il se contient. Son cerveau va exploser, son cœur va se disloquer d'effort et de stress, son visage est couvert de larmes.

Ils traversent les salles vides, tout juste éclairées par la lumière de la ville. Ils contournent un capharnaüm de machines abandonnées, dérangent une colonie de rongeurs, pataugent dans les flaques huileuses dans lesquelles macère la pourriture de la civilisation.

Craft sait que son équipe est en route. Il n'a plus beaucoup de temps pour arriver à destination.

Ils parviennent en vue des barrières de barbelés qui encerclent la ville. Il ralentit le rythme. Il tremble, sa respiration est rauque d'avoir fait tant d'effort.

Clara se tait. L'épuisement a eu raison de sa résistance. Elle est tombée à genoux à ses pieds, repliée sur elle-même. L'ombre des hangars abandonnés les recouvre.

Un groupe de silhouettes les observe depuis l'autre côté de la barrière. Ils portent des vêtements noirs équipés de contre-mesures électroniques. Leurs visages sont dissimulés par des capuches. Des lules minuscules gravitent autour d'eux comme des ceintures d'astéroïdes.

— Craft, dit une voix synthétique, ton message m'a surpris.

— Taon... Merci d'être venu.

L'homme passe avec souplesse sous deux lignes de fils barbelés. Il observe la gamine, puis reporte son attention sur Craft.

Le vacarme des sirènes se rapproche.

— Ton cadeau a un prix, n'est-ce pas ?

— Ils m'ont piégé. Ils vont me tuer.

— Sans aucun doute.

— Je veux que tu la mettes à l'abri, dit Craft en désignant Clara.

Les codes, c'est mon paiement pour que tu la sauves.

La gamine tressaille à ses côtés.

— ... Emmène-là loin de ce trou.

L'homme penche la tête pour étudier l'adolescente.

— Pourquoi *elle* ?

— Parce qu'elle ressemble à ta sœur.

— Et alors ?

— J'ai... J'ai pas pu leur livrer.

— Après tout ce temps, t'as enfin choisi un camp. T'aurais dû sauver maman et Mia. Pas une inconnue.

Craft titube comme s'il avait encaissé un uppercut.

— Ils les ont prises avant que j'aie le temps de les faire sortir...

— Elles ont payé pour toi, papa !

— Je t'ai sauvé, toi !

— C'est pas suffisant.

Craft veut répondre, mais il en est incapable.

Taon fait signe à Clara de rejoindre les hommes derrière lui. Le major lui lâche le poignet et l'enfant rampe sous la barrière avec des gémissements apeurés.

Le faisceau d'un drone les éclaire soudain.

— Ils nous ont trouvé, dit Taon.

— Tu prendras soin d'elle ?

— Je ferai bon usage de ton cadeau, Papa.

Taon serre la main de son père et reste immobile quelques secondes, comme s'il hésitait à dire quelque chose. Craft tente de le prendre dans ses bras, mais l'autre se détourne et disparaît dans la forêt qui borde la ville.

*

L'équipe l'encercle. Les drones braquent leurs objectifs sur lui. Il ne peut pas fuir. Il n'en a pas l'intention.

Nimbus approche à pas lents, un sourire radieux sur le visage. L'équipe tout entière est présente, doigts sur la gâchette.

XIII

— Tu as eu ce que tu voulais, dit Craft.

Nimbus s'esclaffe.

— Pourquoi t'as kidnappé la gamine ?

— Parce que j'en avais ma claque de faire semblant.

L'albinos à un instant de doute. Les hommes échangent des regards inquiets.

— Tu as soustrait une citoyenne à l'opt. C'est un crime capital.

Craft hausse les épaules.

— Tu peux me désopoter, comme un lâche ou tu peux m'affronter, à mains nues.

Il laisse glisser le couteau qu'il a dissimulé dans sa manche.

— À moins que tu veuilles faire ça à l'ancienne.

Nimbus fait la moue.

— Nan, ça m'intéresse pas.

Il relâche la sécurité de son arme et la pointe sur le major.

— C'est l'heure de dormir, papy.

Craft lâche le couteau et ferme les yeux.

Il prend une dernière inspiration. Il pense à Mia, à sa femme, à Taon.

À Clara.

Il pense à toutes les vies qu'il a prises. Il leur demande pardon silencieusement.

Pardon d'avoir été un lâche, d'avoir collaboré à ce système. Pardon de partir alors que le combat commence.

Pardon d'être fatigué.

Il espère que Taon fera bon usage des codes sources qu'il lui a transmis.

Une déflagration déchire l'espace.

© Damien Langlois 2025



Damien Langlois vit en région bordelaise. Il est marié et père de deux enfants. Il partage ses journées entre sa famille, l'enseignement et l'écriture. Il a déjà publié deux nouvelles, l'une de science-fiction, l'autre dans le genre policier. Ses genres favoris sont la hard-science et la dark fantasy.

Seven (7) Argo

Dominique Tellier

Pas un voyage, pas un "alien le 9ème passager", pas non plus un vaisseau fantôme de l'espace, pas un essaimage!. Quelque chose de beaucoup plus insidieux, peut-être même abject, hors de notre compréhension et de nos valeurs humaines. De la tension, du stress, de l'angoisse qui montent jusqu'à l'abomination finale, qui hante l'espace et qui nous attend. Un texte bien écrit, qui commence tout doucement qui vous prend la tête, puis qui vous tord les tripes! Et si c'était à moi que cela arrivait?

Didier Turckx, membre du jury du Prix Alain le Bussy 2025

Jour 1

Réserve d'Oxygène : 3 heures 8 minutes

J

'AI LE TEMPS.

Le ciel est clair. Un grand bain d'étoiles neuves. Une nappe de nuit diluée. La rotation est aussi douce qu'un bercement, mais la capsule tremble dans ces ténèbres.

Mon alarme a sonné tout à l'heure : 148 battements par minute, c'est ce qu'indique le cardiographique affiché sur la paroi intérieure de mon hublot.

Je me sens bien.

Je suis resté inconscient près d'une heure. Dans la lumière glauque, le reflet de mon visage est parcouru d'ombres fantastiques que je n'aime pas. Les trois autres jauges se trouvent en haut, à droite : dioxyde de carbone, pression, température. En dehors de ça, tout est noir.

Toutes les cinq secondes, l'oeil s'accroche au faisceau de ma balise de détresse qui balaie l'infini. Cardiographique : 93 battements par minute.

Réserve d'Oxygène : 2 heures 15 minutes

Il y a un débris qui tourne autour de ma capsule.

Il glisse silencieusement, s'écarte, se rapproche, se fait prendre dans le faisceau de lumière de ma balise, pivote avec lui, disparaît soudain. Je me suis penché pour essayer de le voir, mais il n'y avait rien. Le

risque qu'il me percute est infime. Je n'ai pas peur. C'est ce que je voulais dire.

Réserve d'Oxygène : 1 heure 48 minutes

Je ne pense à rien. Je m'applique à observer les jauges, la moindre modification qui annoncerait un danger. Si quelque chose allait mal, je n'y pourrais rien.

La capsule est un sarcophage. Même forme, même fonction. Quand on m'y trouvera, si on m'y trouve un jour, je serai comme ces momies égyptiennes sans regard. Je n'ai aucun moyen de modifier sa trajectoire. Et pour aller où ?

Le froid monte le long de mon corps maintenant. Le débris de carlingue a disparu à jamais. Moi aussi, je suppose.

Réserve d'Oxygène : 0 heure 59 minutes

Il y a un moment où tout espoir devient superflu. Cardiographique : 73 battements par minute. Il me reste moins d'une heure à vivre, sans doute moins.

Le hublot s'est constellé de fines nervures d'un sang pâle qui s'est étiré comme des bras d'insecte sous la pression. Je suis blessé. Je n'ai rien senti. Je ne peux ni baisser la tête ni remuer aucun membre pour voir d'où vient ce sang. Le hublot s'est voilé d'une jolie couleur rose. J'entends ma respiration laborieuse. Elle m'agace.

Réserve d'Oxygène : 0 heure 7 minutes

Mes parents.

Leurs visages se détachent avec netteté sur le fond diffus du cosmos.

On dirait que leurs yeux veulent parler. Leurs lèvres restent closes. Comment ai-je fait pour perdre tout ce sang ?

Enfant, quand j'avais de la fièvre, j'étais poursuivi par des êtres difformes dans une chambre où les murs étaient en trop grand nombre. Mon esprit labouré par la fièvre.

Réserve d'Oxygène : 0 heure 4 minutes

L'espoir est interdit. Obscène. Mes parents sont penchés au-dessus d'un berceau. Je suis un moribond dans une chambre mortuaire. Dans un cercueil à la dérive. Fin de l'histoire.

Je regarde l'horloge.

Réserve d'Oxygène : 0 heure 1 minute

Le bruit de l'alarme décroît.

L'échéance de ma fin approche.

Je n'entends plus rien. Le froid paralyse tout, y compris les fonctions cérébrales.

La lumière est éblouissante.

Jour 2

Le lieutenant Shimura tapote le cathéter avec son ongle pour encourager la circulation de la solution physiologique dans mes veines. Son geste est un peu risible. Elle a une sorte d'humour j'imagine. Son nez est très beau. Ses yeux magnifiquement allongés.

Le bruit sourd du Goldmund me rassure et me plonge dans une sorte de perplexité.

C'est un vaisseau de commerce ordinaire.

Le lieutenant Shimura m'informe qu'il assure la liaison entre les planètes orbitant autour de l'étoile de Barnard et un cargo-mère à destination de la Terre. Constellation du Serpenteaire. Dix-sept mois de voyage.

Fallait-il venir me sauver ?

Le lieutenant m'a recousu l'avant-bras. Ses gestes sont précis. Sa voix très douce. Elle repose la seringue dans un haricot métallique, me salue, puis s'engage dans un corridor. La porte de se referme derrière elle en chuintant.

L'analgésique est foudroyant.

Je m'éveille et l'infirmierie est baignée dans une lueur bleue. Il n'y a pas de hublot ici. Je me sens tragiquement faible. Tous les membres en coton.

Le lieutenant est revenue. Son sourire a disparu. Ma présence pose visiblement problème. Doit-on m'imposer une mesure de quarantaine ? Non, Aucun risque d'épidémie, me dit-elle. Ma capsule n'a subi ni impact ni avarie. Ses fonctions sont restées intactes jusqu'à l'épuisement de mes réserves d'oxygène. On m'en a extrait quelques secondes avant l'instant fatal.

Je refuse qu'on parle de miracle.

Des lumières colorées clignotent sur les appareils médicaux de la petite salle. Je me demande s'ils me maintiennent en vie, ou si ce n'est pas l'inverse.

Je suis resté inconscient pendant trois longues heures. Je fais des nœuds dans mes tuyaux en m'agitant. Les sangles qui me maintiennent sur le lit m'exaspèrent. J'observe le plafond. J'écoute.

Je suis entré dans l'état de sidération de ces malades à qui l'on administre d'absurdes doses de tranquillisants. Je sais désormais que ces malades ne voient rien. Le poison entre dans leurs yeux et leur vide proprement l'intérieur du crâne.

Leur délivrance est un cachot.

— Je n'ai trouvé que ces informations", me dit l'officier Salomon. Je suis surpris de le voir. Son visage est maigre, sa peau tirée sur les os. Il dit que ma capsule a été éjectée du Seven Argo à 13h37, Temps Universel. Que je m'appelle Richard Fregson. Le nom est inscrit sur le badge de la combinaison que je portais quand ils m'ont trouvé.

D'après les registres du commerce, le Seven Argo appartient à la flotte d'un armateur dont la licence n'a pas été renouvelée depuis trois ans. Une infraction notoire. Il a émis un premier message de détresse à 13h41, soit quatre minutes après l'éjection de ma capsule.

Je ne sais pas quoi lui répondre.

Je sens peser sur mes épaules comme un soupçon de lâcheté. Quoi qu'il ait pu se produire sur le Seven Argo, on pourrait facilement m'en tenir pour responsable.

Bien que ce ne soit pas son rôle, le Goldmund a balayé toute la zone. En vertu du Règlement Universel de Navigation, article 7, paragraphe 7, tout vaisseau en détresse se doit d'être secouru par un tiers, s'il en a les capacités.

Salomon prétend que le Seven Argo est à moins de 326 milles nautiques du Goldmund.

Jour 3

9 heures

J'ai fait mon apparition dans le poste de pilotage ce matin. La douche m'a fait du bien. Mes idées sont un peu plus claires. Ici, on peut contempler le déplacement des astres à travers les lucarnes. L'horizon sidéral, aussi net que la crête d'une montagne, n'est qu'une simple illusion. Je pourrais le toucher.

Je suis venu m'asseoir sans faire de présentations inutiles. Ils savent tous qui je suis.

Depuis quinze minutes, le capitaine Lazarre relit ses ordres de mission. Ses cheveux grisonnants conviendraient à un homme qui approche de la cinquantaine, mais je le crois plus jeune. À l'extérieur, un lavis d'obscurité. Un noir noble et profond qui donne envie de se dissoudre.

XVIII

Nous sommes tous prisonniers ici.

13 heures

Je suis retourné faire la sieste à l'infirmerie. Je n'ai pas fermé l'oeil. Le lieutenant Shimura est venue me chercher. Quels yeux ! Ils l'ont trouvé.

L'équipage observe le désastre, pétrifié.

L'épave du Seven Argo flotte sur les ténèbres. Une avarie circulaire absolument parfaite a troué le fuselage au niveau du poste de pilotage. Perforation de part en part, 40 mètres de diamètre environ. Le vide sidéral à travers. L'équipage ne dit rien.

Je sens un profond malaise.

15 heures

Le Capitaine Lazarre me harcèle de questions. Hélas, mes souvenirs sont aussi confus que ceux d'un enfant qui essaierait de raconter son rêve.

Je sens qu'il ne me croit pas.

Le vaisseau a émis son derniers message de détresse à 13h55, soit 14 minutes après son premier appel. Ensuite, plus aucun signe d'activité. Qu'ont-ils pu devenir ? Y-a-t-il des survivants ? Pourquoi ma capsule a-t-elle été éjectée quatre minutes avant l'impact ?

Je m'appelle Richard Fregson, ah.

Je n'ai rien ressenti en découvrant l'épave à l'écran. Ça m'inquiète. Le Seven Argo est taillé pour le transport des marchandises. J'aime son nom.

Je ne peux rien ajouter pour l'instant.

Il y a maintenant 19 heures que le Goldmund s'est dérouteré pour venir à sa rencontre.

Toute l'après-midi, les discussions ont été animées. Un débris est apparu dans l'orifice de la carlingue et a retenu notre regard un moment. Il a dérivé lentement puis s'est éloigné sans que nous ayons pu l'identifier. Je descends au mess boire un café et manger des beignets.

18 heures

Le capitaine Lazarre met une alternative aux voix : explorer l'épave du Seven Argo et porter assistance aux éventuels rescapés, ou poursuivre la route initiale du Goldmund.

L'ingénieur Snaut insiste pour que Lazarre consulte sa hiérarchie. Cheveux longs, visage rose. Il bafouille en parlant. Le Goldmund est la propriété du GUC (Goldmund Universal Corporation), un consortium

habituellement très sourcilleux sur les procédures.

Les discussions s'éternisent.

Il n'y a plus de beignets.

Je comprends que Lazarre n'est pas en très bon terme avec sa hiérarchie. Même sous couvert des Règlements de Navigation, il craint qu'on lui reproche de s'être dérouté pour un vaisseau qui n'appartient pas au GUC. Mais je n'ai pas voix au chapitre.

L'ingénieur Hoarau évoque les conflits qui ravageaient ces routes commerciales autrefois. Tout ça appartient au passé. De tous les membres de l'équipage, Hoarau est le plus âgé.

À l'issue du vote, quatre membres se prononcent en faveur de l'exploration. Snaut et Hoarau votent contre. Ils sont en minorité.

À l'aube nous préparons l'expédition.

Jour 4

Le sentiment qui nous exhorte à venir en aide aux autres est un puissant mystère. Je me demande si l'on ne tombe pas dans l'altruisme comme au fond d'un puits, sans y penser. Nous avons tant de choses à nous faire pardonner.

5h00

Sortie.

L'ingénieur Snaut a visiblement peur.

Il bafouille plus que d'habitude, il s'agite dans sa combinaison. Des débris flottent devant ses yeux et l'optique de sa caméra est bombardée de boulons et d'écrous qui filent sur le côté.

Lazarre commande la mission.

Il a désigné les trois ingénieurs du bord pour le seconder : Snaut, Hoarau et Evans. Deux opposants dans le lot, une idée discutable selon moi. Evans, est un type pâle et effacé. Derrière le panneau opaque de la carlingue des ombres passent avec une lenteur de fantôme. Leur navette s'est arrimée à la soute du Seven Argo.

Elle si petite qu'à cette distance on dirait un jouet.

On entend des grincements et l'image est brouillée par les interférences pendant de longues minutes. L'équipe progresse dans l'épave, passant d'une porte à l'autre. Un vrai labyrinthe. Quand l'une des portes résiste, Evans la force au chalumeau. Un éclair blanc très vif qui vient piquer l'image et la rétine.

On dirait qu'elle prend feu.

7h00

Je suis debout à la console, attentif à chaque geste. Quelquefois, un détail m'arrête. Un souvenir me revient. Qu'est-ce qui s'est passé ? Je m'approche de la lucarne pour observer leurs feux, là-bas. Ils trouveront, j'en suis sûr. Ils m'accuseront peut-être.

8h00

Ils viennent d'entrer dans le poste de pilotage. Un carnage. Des dizaines de mètres de câbles ont été arrachés et flottent comme les lianes d'une forêt fantastique. Là où se trouvaient les instruments de bord, un vide inouï, terrifiant. Personne ne parle. On se croirait dans une église. Mais ce silence doit moins à notre stupeur qu'au respect dû aux trépassés, je présume. Un silence quasi-sacré.

Dans l'espace, toujours se préparer au pire.

8h30

L'ingénieur Hoarau a bricolé le circuit électrique avec l'une des batteries auxiliaires de la navette. De la lumière, un peu. Voir les détails de ce gâchis. À l'intérieur de l'habitacle, des boîtiers éventrés surnagent comme à la surface d'une eau agitée, des morceaux de consoles, des garnitures de porte, des cloisons déchirées, des éclis de fuselage affûtés comme des couteaux.

La marque d'un complet naufrage.

9h15

Snaut a branché sa deuxième caméra. Son visage irradie en gros plan. Il a l'air d'aller mieux, c'est ce qu'il veut que l'on constate. "Je vais voir s'il y a du monde dehors", dit-il d'un air astucieux. L'image se brouille un instant puis le Goldmund apparaît au centre des écrans. Snaut ricane de sa plaisanterie. Par la lucarne, nous l'apercevons, pantin blanchâtre à peine plus gros qu'un insecte en suspension au centre du trou qui balafre le vaisseau. Il nous fait des signes avec son bras. Le lieutenant Shimura lui répond, mais à cette distance je doute qu'il puisse la voir. Elle me sourit de temps en temps.

10h00

Par radio, le capitaine Lazarre dresse un bilan de son exploration. Il n'a trouvé personne. Les avaries ont rendu illusoire tout espoir de remettre le Seven Argo en état de marche. Les bords de l'orifice qui le traverse sont aussi nets que s'ils avaient été découpés au laser. Il manque une des capsules de survie, "Selon toute vraisemblance, celle de Fregson" précise-t-il. Une capsule provenant d'un vaisseau tiers est

aussi arrimée dans la soute, avec des câbles. D'où vient-elle ?

— Vous avez des questions ?

L'officier scientifique Salomon se penche alors vers son micro.

— Si vous voulez que je calcule leur trajectoire, capitaine, j'aurais besoin de détails.

— Quel genre ?

— Les données astronomiques du processeur, par exemple.

Un silence de réflexion.

— Très bien, je vais voir ce que je peux faire. Je vous renvoie Hoarau, Evans et Snaut. Vous repasserez me prendre quand j'aurai fini.

— Où en est l'oxygène, capitaine ?

— Les réserves sont stables, c'est bon. Je peux tenir un siècle ou deux. Terminé.

13h00

J'ai mangé un cari préparé la veille par l'ingénieur Hoarau. C'est une sorte de ragoût épicé, et fondant. Nous avons déjeuné dans une atmosphère détendue, presque joviale. Pourquoi des choses aussi simples peuvent-elles m'émouvoir ainsi ?

Salomon a reçu les données transmises par le capitaine. Il dit que l'avarie survenue sur le *Seven Argo* résulte de l'émission d'une onde photonique de très forte puissance. Si c'est le cas, il est en mesure d'en identifier l'origine. Mais il doit recouper les informations : trajectoire initiale du vaisseau, position au moment de l'impact, vitesse de déplacement, angle du tir par rapport à sa cible, etc.

En trois minutes à peine, les choses prennent forme sur la table de modélisation du *Goldmund*. C'est tout à fait fascinant. Le squelette du vaisseau d'abord, puis les angles potentiels de l'impact. À ce stade, il y en a trop pour qu'on puisse en tirer une indication fiable.

Le capitaine Lazzarre nous informe par radio qu'il souhaite poursuivre ses recherches dans l'épave. À la question du lieutenant Shimura : "Que cherchez-vous, capitaine ?", il n'a pu fournir qu'une réponse évasive.

15h30

Penchée dans l'obscurité de l'infirmierie, le lieutenant Shimura renouvelle mon bandage. La plaie est étonnamment propre. Je ne peux lui fournir aucune explication. Dès l'instant que j'essaie d'en tirer quelque chose, ma mémoire s'embrouille. Sur ma poitrine, une étrange scarification dont je n'ai pas le moindre souvenir. C'est une sorte de croix barrant deux cercles concentriques, à l'endroit du cœur.

Shimura a posé sa main sur ma poitrine : "Un signe cabalistique ?" demande-t-elle. Je ne peux rien expliquer, je regrette. Son regard est très doux, presque langoureux. Tous les mots qu'on prononce s'entassent entre elle et moi comme des obstacles.

Je devine qu'elle veut m'embrasser.

Sur la paillasse d'une blancheur éclatante, il y a une plante en pot. Ce matin, elle était sèche et probablement morte. À présent, elle respire, aussi verte et vigoureuse qu'une jeune pousse au printemps.

17h00

Les nouveaux calculs de Salomon ont multiplié par dix les angles potentiels du tir qui a perforé le Seven Argo. Il n'y comprend rien. Sur la simulation en 3D, le vaisseau semble victime d'une attaque surgie de toutes les directions possibles, simultanément. Un cercle parfait. Ça n'a aucun sens.

Snaut a pu rétablir à distance le circuit vidéo du Seven Argo. À l'exception de la salle de pilotage pulvérisée, nous avons une image assez nette des autres parties de l'épave. Lazarre s'est enfermé dans le compartiment qui jouxte la passerelle. Il ne fait rien. Il s'est débarrassé de son casque et reste assis contre une paroi. Il a coupé son micro.

18h30

— Je n'arrive pas à le faire sortir de là ! déplore l'ingénieur.

Retourné sur l'épave, Hoarau est perplexe. Le faisceau de sa lampe creuse l'obscurité des coursives et réveille les ombres à la recherche d'une issue.

— Je ne peux pas le forcer à m'obéir, quand même.

Puis son visage se fige, les yeux agrandis par la peur.

— Attendez, je vois quelque chose.

La caméra remonte et balaie la coursive. Nous voyons aussi.

C'est une créature. Blanche.

Immobile, paisible. De la taille d'un homme. Ses ailes comme la cape d'un pénitent repliées sur ses épaules. Sa peau sèche, terreuse, à mi-chemin entre une apparition du jurassique et l'ange déchu d'une cathédrale gothique. Son regard est d'une sublime tristesse et semble convoquer toute la misère du monde.

— Léo, reste où tu es, s'exclame aussitôt Salomon. N'approche pas !

— Ça ne bouge pas, répond-il. Ça va.

La créature vient d'écartier les ailes avec une lenteur effroyable, comme si elle invitait l'ingénieur à venir se blottir contre son sein d'un

geste maternel. Son bec s'ouvre en grand. Il faudrait fuir, bien sûr, se réveiller, heurter son front contre une paroi pour s'extraire du cauchemar. Mais les commandes ne répondent plus. L'ingénieur n'a plus ni force ni volonté.

— Léo !

Hoarau écarte les bras à son tour, offrant le ventre à son bourreau, puis se laisse éviscérer sans violence, sans bruit.

Ce spectacle nous remplit d'effroi. La radio grésille. Puis s'éteint, victime du grand liquidateur. Le coeur finit par s'apaiser. Je descendrai demain nettoyer tout ça.

Jour 5

Matin

Dans les régions montagneuses de Madagascar, on exhumait les défunts pour changer leurs linceuls. Un rite obscurément joyeux. Un ciel blanc chargé d'une pluie musicale. Un chiffon doux sur nos douleurs. Faisons danser ça toute une nuit. Dansons nos morts.

À la lumière artificielle du mess, impossible de savoir si le sommeil est parvenu à nettoyer l'esprit des membres de l'équipage. Le capitaine Lazarre reste sourd à nos appels. Il reste enfermé dans son compartiment. Il respire mal.

Snaut et Salomon se sont portés volontaires. Ils emportent des armes. Ils prendront la seconde navette du Goldmund. Leur mission : éliminer cette créature et ramener le capitaine à bord, de force s'il le faut.

Après-midi

Le bruit des leurs pas arrive jusqu'à nous, amplifié par l'écho de la grande salle du Seven Argo. Snaut a inspecté les coursives qui y mènent pour voir si rien n'y traîne. Aucun charognard. Rien de sauvage ni de funeste.

Salomon a forcé l'entrée du poste de contrôle. On dirait un spectre. Il ne pourra pas rallumer le circuit principal. Rétablir une partie du réseau auxiliaire peut-être. Consulter le journal de bord.

Lorsque je suis remonté du mess, le lieutenant Shimura m'a demandé si j'avais plusieurs vies. Elle me caresse la joue. Après toutes ces années d'errance, je sens qu'elle me ramène lentement au rivage. J'aurais dû me montrer plus sensible avec elle. Son sourire illumine tout ce qu'elle touche.

Snaut et Salomon n'auraient jamais dû se séparer. Compte rendu de l'appel radio, heure Universelle 19h 37 :

— Salomon ?

— J'écoute. Il y a un problème ?

— Il y a quelque chose ici, je voulais que tu le saches.

— Tu peux être plus précis ?

— On n'est pas seuls.

— Est-ce que tu as ton arme avec toi ?

— Ils sont bien trop... nombreux.

— Dis-moi ce qu'il se passe exactement. Je ne comprends pas.

— On n'a pas suivi pas le protocole.

— C'est quoi ce charabia ? Tu es où, là ?

— Adieu, mon vieux camarade.

— Paul, arrête ! Vérifie ta jauge. Ton niveau d'azote est trop haut.

Tu es ivre.

— Tu as encore du temps, c'est pour ça que j'appelle.

— La narcose provoque des hallucinations.

— C'est beau, tu sais.

— Regarde ta jauge, s'il te plaît !

— Fous le camp, vieux. Fais ça pour moi.

— Paul, ne bouge pas !

— FOUS LE CAMP JE TE DIS !

Soir

L'officier scientifique Salomon vient de rentrer sur le Goldmund.

Il était seul.

Jour 6

Comme au cours d'un spectacle, chaque spectateur garde pour lui son interprétation du monde. Et sa troublante logique.

Le lieutenant Shimura a passé du temps avec les membres de l'équipage. Calmer les esprits. Retrouver le sang-froid indispensable aux décisions qu'elle va devoir prendre. En l'absence du capitaine, c'est la plus haut gradée du bord. C'est à elle que revient le commandement.

Les créatures ne sont pas d'une nature foncièrement agressive, c'est ce que je crois. Elles ont la capacité d'annihiler toute volonté de fuir, ou de se défendre.

J'en ai compté une soixantaine. Evans, plus émotif, penche pour une centaine. Elles formaient un grand cercle dans la salle principal du Seven Argo. Ce cercle avait approximativement la taille du trou qui a été fatal

au vaisseau. Snaut n'a pas levé le petit doigt. Ses viscères se sont mises à voler librement dans l'habitacle, en s'éparpillant comme ces cotillons qu'on lançait sur la Terre les jours de fête.

Où sont nos ennemis ?

Le lieutenant Salomon a pris les choses en main. Elle évoque quatre alternatives :

- 1- fuir ces lieux au plus vite,
- 2- mettre sur pied une mission de sauvetage,
- 3- déclencher notre balise de détresse et demander de l'aide,
- 4- en référé au GUC et suivre leurs instructions.

À l'entendre défendre l'option du sauvetage, je la soupçonne d'avoir eu une liaison avec le capitaine Lazarre. Il y avait un accent de sincérité dans sa voix.

Cette fois, je participe au vote. À l'unanimité, nous optons pour le sauvetage.

Salomon a jeté un froid. D'après le journal de bord du Seven Argo, un passager inconnu a été recueilli avant la destruction du vaisseau. Mon coeur s'arrête de battre. Je n'ose même pas imaginer ce qui peut bien leur passer par la tête.

Nous examinons les plans de l'épave.

Il y a un accès au compartiment du capitaine Lazarre, si l'on passe par l'extérieur. Un premier sas devrait permettre d'établir une communication, voire de forcer l'accès. C'est une sortie extravéhiculaire de 8 à 10 minutes qui ne présente pas de difficulté.

Le lieutenant Shimura a désigné Evans pour la seconder. Je resterai à bord du Goldmund avec ce pauvre Salomon. Depuis son retour précipité, ses yeux sont éteints, sa peau livide.

Il est allé chercher des cafés et nous nous sommes assis dans les fauteuils du poste de pilotage. Il me reproche d'être taciturne. Nous nous sommes un peu engueulés.

Leur navette vient de s'arrimer à l'épave.

Ils flottent l'un près de l'autre, semblables à des baudruches fragiles et maladroitement le long du fuselage.

Evans se glisse jusqu'à la trappe près de la porte extérieure du sas. On voit sa main gantée en gros plan. Il saisit la poignée et la fait pivoter d'un quart de tour sur la gauche. Ouverture de la trappe. Il approche. Il entre. Un bruit mou. Je ressens un léger vertige. Evans est projeté en arrière et se fait happer par une créature, comme un fruit. L'espace d'une seconde, tout semble figé. La créature l'a presque entièrement englouti. Seul un bras dépasse encore de sa gueule. Shimura donne une vive impulsion, dégaine et tire à deux reprises, dos contre la carlingue.

La créature a disparu. Shimura s'engouffre dans le sas et referme la porte derrière elle. De rage, elle donne trois coups de poings contre la paroi, ôte son casque et le laisse retomber à ses pieds. Parler. Se concentrer sur sa mission.

— Que fait Lazarre en ce moment ? s'inquiète-t-elle.

Sur nos écrans, Lazarre est prostré contre la porte de l'autre côté de la paroi. Ils ne sont séparés que par 10 ou 12 centimètres de métal.

— Victor, tu es là ?

Le capitaine relève la tête. Il tient quelque chose dans ses mains.

— Ouvre -moi, s'il te plaît. Il faut qu'on parle.

— On parle, là, répond Lazarre. Qu'est-ce que tu veux ?

Sa voix est lente, pâteuse.

— Tu n'es pas dans ton état normal, Victor. Je dois t'examiner.

— Je vais très bien, rassure-toi.

— Je ne peux pas te laisser ici, tu comprends ?

— Je suis assez grand pour me débrouiller seul.

— Ouvre-moi, s'il te plaît.

— Je ne suis pas ici par hasard, Meddy. Pas par hasard.

Shimura lui tourne le dos et masque son micro.

— Salomon, est-ce qu'on peut forcer la porte de ce côté ?

L'ingénieur pose un index sur les plans.

— Dans la cloison, répond-il, il y a un vérin terminé par une manivelle à ta gauche. Mais il faut qu'il l'actionne avec toi, il n'y a pas d'autre solution.

— Victor, écoute-moi.

Elle ouvre une trappe dans la cloison. La manivelle apparaît. Lazarre regarde au plafond.

— Tu devrais...

— Je ne vais pas laisser ce foutu vaisseau nous détruire l'un après l'autre ! le coupe Shimura.

— Tu devrais venir avec moi.

— C'est exactement ce que j'ai l'intention de faire !

— On a commis beaucoup d'erreurs, Meddy. Beaucoup. Et maintenant, il faut en assumer les conséquences.

— Écoute, Victor, il y a une manivelle sur ta...

— Tu veux savoir ce qu'on doit faire ?

— Sur ta droite, Victor. Tu la vois ?

— On doit accepter le monde tel qu'il est. Voilà. Tel que nous l'avons fait.

— Ferme-là ! Fais ce que je te dis !

— Tu as bien fait de venir.

Lazarre se retourne vaguement.

— Où est cette manivelle ?

Le visage du lieutenant Shimura vient de s'illuminer. À l'écran, on aperçoit maintenant ce que le capitaine tient dans ses mains. C'est un boîtier de couleur sombre d'où s'échappe un faisceau de câbles compliqué. Salomon se précipite de nouveau sur le micro.

— Lieutenant, une seconde !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Lazarre a ouvert le clapet de son petit boîtier et découvre un bouton rouge qu'il presse de la paume. Une sirène retentit.

— Salomon, c'est quoi ça ?

— J'en sais foutre rien ! On dirait qu'il s'est bricolé un machin. Il vient de le mettre en marche et il y a un compte à rebours.

— Quel genre de machin ?

— Explosif. J'en ai peur. Vous feriez mieux de rentrer.

— Bordel, j'ai combien de temps ?

— D'après ce que je vois, 11 minutes et... une poignée de secondes.

Shimura frappe violemment du poing contre la porte.

— Victor, qu'est-ce que tu fais ?

Lazare lève une main pour atteindre la manivelle.

— Viens avec moi, dit-il.

Salomon s'agrippe au micro comme à une perche :

— Il ne vous laissera pas repartir, lieutenant ! Refermez l'accès !

Shimura, effondrée, pose la tête contre le métal, les deux mains accrochée à la manivelle comme à une bouée.

— Refermez, lieutenant ! Refermez !

— Rejoins-moi, Meddy.

— J'étais venue pour te sauver, murmure Shimura.

— Je n'ai pas besoin d'être sauvé.

La sirène hurle dans nos oreilles, stridente, insupportable.

— C'est foutu, lieutenant, conclut Salomon. Tirez-vous de là maintenant, où on va tous y passer !

Parler de sa sortie.

Tout était noir jusqu'au vertige. Ses gestes maladroits. Sa panique. Les créatures tétanisées qui s'accrochaient à la carlingue avec leurs griffes, l'oeil morne et doux, la peau comme du papier tapissé de duvet. Elles s'étaient rassemblées. Avant de prendre nos distances, nous les avons vues qui fuyaient à travers l'orifice du Seven Argo. Paisiblement. D'un vol sublime et lent comme celui des flamants roses sur la Terre.

Parler aussi de nos silences, quand tout disparaît.

Jour 7

— C'est ton prénom, Meddy ?

— Melody.

— Melody, évidemment.

Nous avons fait l'amour, sauvagement. Trop de tension à évacuer. Sa peau est belle et ne ment pas. Ses lèvres ont un goût de fruits rouges. Sa poitrine gonflée. J'ai pris l'aréole du sein droit dans ma paume, pour voir. Aucune sirène ne s'est fait entendre. Rien. Depuis la déflagration, le Goldmund a parcouru des centaines de milles. Le lieutenant Shimura se blottit contre moi. Je sens ses larmes tièdes couler sur ma peau. Ses doigts effleure ma poitrine, la scarification sur ma peau. Ce n'est pas un signe cabalistique, je m'en souviens.

— C'est une cible, dis-je. Une mire pour ajuster le tir.

J'ai dit ça en souriant. Elle est calme, comme absente. J'ai laissé la porte entrouverte pour l'entendre parler. Elle semblait enchantée, c'est ce que je voulais dire.

Salomon nous a demandé de venir sur le pont.

Un halo de lumière. Un incendie céleste comme si, à l'horizon, l'espace venait de s'embraser sur 390°. Ça s'approche à une vitesse folle.

— C'est la fin, dis-je d'une voix monocorde.

— Salomon, qu'est-ce que ? demande Meddy. Une arme ?

— On dirait une condamnation à mort, oui.

J'ajoute :

— Et il faudra aller jusqu'au bout.

Salomon a chargé les capsules.

Il pense que le Goldmund subira le même sort que le Seven Argo. Le GUC ne répond pas. Salomon emporte des vivres. À quoi bon ?

Shimura pense probablement que tout est de ma faute. Je sais que rien ne peut me contraindre à la suivre. Mes erreurs sont aussi les siennes.

Je n'ai encore jamais vu un vaisseau trembler à ce point. Les lucarnes ont été brisées, certaines ont fondu. Nous n'avons même pas tenté de les colmater. J'ai pioché une combinaison dans la réserve, au hasard. Je l'enfile. Chacun pour soi.

À chaque étage, la lumière aveuglante s'infiltré dans les brèches. Nous allons être coupés du monde. La soute est sens dessus-dessous. J'aperçois la capsule avec laquelle je suis arrivé, arrimée dans un coin. Ma blessure s'est rouverte.

Il n'y a plus un instant à perdre.

Je saute dans une autre capsule au hasard.
Je ressens un plaisir naïf à quitter ces lieux de perdition.
Ma capsule est éjectée. Trois minutes avant l'impact.
Brimbalé là-dedans comme un petit jouet dans sa boîte.

Épilogue - *Bis repetita*

Réserve d'Oxygène : 3 heures 7 minutes

Le ciel est clair.

Un grand bain d'étoiles devant moi, et la nuit diluée.

La rotation de ma capsule est aussi douce qu'un bercement. Mais, Bon Dieu, qu'est-ce que je fais ici ? Quel est mon rôle exactement ? Et pourquoi suis-je condamné à fuir éternellement ? En suis-je la cause ou la victime ?

Ma capsule erre dans ces ténèbres.

Un peu de sang sur le hublot voilé de rose. Toujours le même. Je n'ai pas peur. Je ne ressens rien. Je suis le survivant. L'ange exterminateur. Je respire.

Game over.

L'alarme sonne.

Cardiographique : 147 battements par minute. Le nombre s'affiche en rouge sur la paroi intérieure.

Je me sens assez bien.

© Dominique Tellier 2025

Dominique TELLIER, né en 1963, fait des études de lettres et de philosophie à Nantes, où il obtient une licence en littérature anglaise. Chroniqueur cinéma, pigiste, il devient concepteur de jeux de société et décroche 2 As d'Or au Festival des Jeux de Cannes. Enseignant, il réalise 7 courts-métrages (Award Winner du Rome Film Awards en 2018) et publie des oeuvres de littérature jeunesse (L'école des Loisirs, Milan), des livres-jeux et des oeuvres de fiction pour adultes dans lesquels le merveilleux le dispute à la réalité minutieuse et photographique (Orphie, Posidonia, Éditions Y). Il vit à la Réunion depuis 2001.



Le Yacht aux lilas

Fabien Delorme

Bienvenue dans un Space Opera à la lumière tamisée, un huis clos aux confins de l'espace, si cela est possible. Dans cette immensité, deux êtres humains se rencontrent, les opposés se croisent et on discute de liberté, de bonheur peut-être. Une parenthèse interpersonnelle à savourer sous le ciel étoilé...

Florie Buechler, membre du jury du Prix Alain le Bussy 2025

FRYDA ÉTAIT SANGLÉE DANS SON FAUTEUIL ÉTROIT quand l'alarme stridente retentit, la tirant brutalement de sa courte nuit en lui déchirant les tympans. Un bruit à en réveiller les morts. Elle poussa un soupir de frustration rageur et frotta ses yeux encore collés par le sommeil.

Et aussitôt, ses muscles endoloris se rappelèrent à son bon souvenir. Bon sang. Elle allait vraiment finir par crever seule dans ce vaisseau. Et elle ne manquerait à personne.

Elle avait déjà eu tellement de mal à s'endormir. Les sangles métalliques de son fauteuil lui mordaient les chairs, la réveillant chaque fois qu'elle faisait un mouvement. Mais impossible de dormir sans ça. Son vieux rafirot étrié était en fin de vie. La gravité artificielle ne fonctionnait plus depuis longtemps. De toute façon, son fauteuil lui-même était dans un état déplorable. Il s'était affaissé au fil des années, devenant moins confortable encore qu'un de ces lits hideux qu'on trouvait dans les salles de consultation des médecins.

Toutes les nuits, elle sentait cette barre qui lui cisailait le haut du dos et l'empêchait de s'endormir. Le revêtement en plexiprène bon marché tombait en lambeaux, et la mousse qu'il ne protégeait plus se délitait peu à peu, répandant des poussières microscopiques partout dans l'atmosphère autour d'elle, empuantissant l'air ambiant d'une odeur tenace de solvant.

L'appareil était minuscule, tout juste assez grand pour se tenir debout, à condition de courber un peu la tête. Elle avait à peine assez de place pour se retourner. L'absence de gravité, l'absence de mouvement, l'air intérieur pollué, le grésillement permanent des appareils vieillissants, tout cela lui détruisait peu à peu la santé.

Fryda avait trente-cinq ans et avait l'impression d'en avoir le double. Il était plus que temps de changer d'appareil. Mais elle n'en avait pas les moyens.

Alors qu'elle n'avait pas tout à fait fini d'émerger du sommeil, l'alarme se remit à retentir. Elle l'arrêta d'un coup de poing rageur contre le tableau de bord, et jeta un regard vers l'écran de contrôle dont l'image faiblarde scintillait.

Et elle n'en crut pas ses yeux.

Un vaisseau de tourisme, modèle grand luxe, voguait tranquillement, à même pas cent dix mille kilomètres d'elle. Un de ces yachts auxquels seuls les plus riches au sein de l'Alliance avaient accès. Une merveille de technologie. Des cabines spacieuses, avec tout le confort dont on pouvait rêver. Des ouvertures en graphène translucide, pour avoir une vision panoramique de l'espace. Une gravité artificielle identique à celle de la Terre. Des pièces suffisamment grandes pour s'y déplacer, pour marcher, pour danser même. De la nourriture à foison. De l'eau, à volonté. Il y avait même probablement une piscine à bord ! Tout ce luxe pour seulement quelques personnes. Peut-être même une seule. Sans compter le petit personnel, évidemment.

Si Fryda en croyait les informations qui s'affichaient à l'écran, le yacht était seul. Sans escorte. Il n'y avait pas un seul autre véhicule à au moins huit cent mille kilomètres à la ronde. Aux confins du système solaire, à la bordure de la ceinture de Kuiper, en direction du nuage d'Oort.

Qu'est-ce qu'il fichait ici ? Ces engins-là ne se baladaient jamais par ici, d'habitude. Ce n'était pas un secteur touristique. Les endroits à la mode, les planètes naines comme Pluton, étaient de l'autre côté, en direction du Soleil. Il n'y avait rien à visiter, par là. Rien de beau à voir. Rien dont on puisse se vanter, à son retour, auprès de la haute société.

Non, d'habitude, ici, ne venaient que des travailleurs, comme elle. Des foreuses industrielles, venant miner les astéroïdes les plus précieux. Des transporteurs pleins à ras bord de matières premières. Et des vaisseaux de patrouille, pour les escorter, et les protéger des pirates comme elle.

Et il y avait aussi des pirates. Comme elle.

Est-ce que ce yacht s'était perdu ? Est-ce que c'était un nouveau type de tourisme, au-delà des frontières habituelles, au-delà de ce que l'on appelait déjà les confins du système ? Toujours plus loin, pour prétendre qu'on est allé plus loin que les autres, pour jouer les pseudo-aventuriers, tout en se vautrant dans le confort et l'abondance ?

Tout ce luxe sans protection, juste sous son nez, son nez à elle qui n'avait rien, elle qui tentait tant bien que mal de survivre, de piller les transporteurs de minerais, au péril de sa vie, de fréquenter les bas-fonds des stations spatiales les plus mal famées, les plus éloignées de la lumière et de la chaleur du soleil. Elle qui ne mangeait plus à sa faim, depuis quelques temps.

Et eux, en face, dans leur yacht de luxe, à profiter d'une gravité artificielle parfaite, à dormir dans des fauteuils spacieux et confortables, à manger à s'en faire éclater la panse, à patauger dans des mètres cubes d'eau, à la gaspiller, juste parce qu'ils en avaient les moyens. C'était presque de la provocation.

Et aussi une aubaine.

Une fois qu'elle se serait emparée de ce vaisseau, sa vie changerait pour de bon. Elle serait riche. Rien qu'en revendant les matériaux, elle serait à l'abri du besoin. L'immense verrière de graphène, à elle seule, représentait sans doute plus d'argent qu'elle n'en avait gagné au cours de son existence.

Le yacht ne semblait pas avoir détecté sa présence. Il se dirigeait presque dans sa direction.

Il ne savait pas qu'elle était là. Et, même une fois qu'il l'aurait compris, il serait trop tard pour lui échapper.

Parce que son vieux coucou avait beau tomber en lambeaux, il était toujours aussi rapide. Plus rapide que l'éclair. Plus rapide, en tout cas, qu'un yacht spatial perdu aux confins du système solaire.

Elle allait épuiser ses réserves de carburant, mais le jeu en valait largement la chandelle.

Elle poussa le moteur à la vitesse maximale. Autour d'elle, tous les appareils se mirent à vibrer, à siffler, à gémir. Un boucan infernal qui allait lui déchirer les oreilles pendant les trois heures que durerait le trajet. Pire que l'alarme qui l'avait réveillée et dont le cri strident lui avait donné un mal de crâne à s'en arracher la cervelle.

Mais ça n'avait plus aucune importance. Car elle serait bientôt riche.

*

Trois heures plus tard, Fryda ralentit et lança la manœuvre d'approche.

Il faisait une chaleur digne des enfers dans la cabine exiguë. L'air ambiant sentait presque le brûlé. OK, elle avait peut-être un peu forcé sur les moteurs, ce coup-ci. Ses réserves de carburants étaient au plus bas. Mais elle avait bien fait. Elle n'était plus qu'à quelques centaines de kilomètres de sa cible, maintenant.

Tout s'était bien passé. Pendant les deux premières heures, le yacht ne s'était aperçu de rien, poursuivant sa route, presque dans la direction de Fryda, se jetant de lui-même dans la gueule du loup. Puis il avait fini par la détecter, changeant brutalement de cap, se dirigeant vers la station la plus proche, après avoir sans doute prévenu les autorités via le canal adéquat. Mais c'était peine perdue. La station Pandora était à plusieurs heures de vol, les autorités elles-mêmes mettraient plus de deux heures à arriver, et le vaisseau de Fryda n'allait pas tarder à atteindre sa proie.

Le yacht n'était plus qu'à quelques kilomètres. Sur son écran de contrôle, Fryda en avait une vue plus précise. C'était un de ces modèles ultra-récents, hors de prix si elle en croyait les discussions auxquelles elle avait participé contre son gré dans bas-fonds de Pandora, et il ne semblait pas équipé d'armes de défense. Manifestement un riche qui n'avait pas compris que le secteur était dangereux, et qui pensait que les attaques de pirates, ça n'arrivait qu'aux autres.

C'était un don du ciel, et elle avait bien l'intention d'en profiter. Mais il faudrait qu'elle se méfie, une fois à bord. Peut-être que les occupants auraient des armes d'autodéfense sur eux. Des moyens dérisoires face à l'équipement dont elle-même disposait, mais il valait mieux rester prudente. Elle avait pas mal d'amis qui avaient perdu la vie au cours d'abordages, victimes d'un excès de confiance.

Tandis que le vaisseau finissait d'approcher le yacht, elle enfila sa combinaison d'abordage. Une tenue légère, mais épaisse et très résistante, en tissu orange vif, et dont le casque était hérissé de pointes aux extrémités rouge sang, autant par coquetterie que pour impressionner ceux qui se faisaient aborder, les décourageant de tenter de résister.

Elle n'aimait pas trop cette combinaison. L'intérieur puait le poney mort et le tissu épais la faisait transpirer à grosses gouttes. Mais ce n'était pas comme si elle avait le choix. Une fois engoncée dans sa tenue, elle vérifia que son arme était bien chargée. Une carabine laser, lourde et un peu encombrante, mais suffisamment puissante pour découper une paroi d'acier d'un mètre d'épaisseur. En tout cas, c'était ce qu'avait prétendu le charlatan qui la lui avait vendue. Mais l'arme était suffisamment impressionnante pour décourager un humain de se rebeller, et c'était tout ce qui comptait pour Fryda.

Elle n'était plus qu'à quelques mètres du yacht. Elle consulta son écran de contrôle. Il ne semblait y avoir qu'une seule personne à bord, en plein milieu du vaisseau, au niveau du pont d'observation. Pas de personnel de bord ? Bizarre. Bon. Il allait vraiment falloir redoubler de prudence.

Elle lança le tentacule d'arrimage. Un long tuyau qui partait de son vaisseau et qui vint se coller contre la porte d'embarquement du yacht, découpant proprement une ouverture au point de contact, telle une sangsue se collant à sa proie avant d'en aspirer le contenu.

Fryda se sentait inhabituellement nerveuse. Un yacht, isolé, au fin fond du système, sans arme de défense, et avec une seule personne à bord. Quelque chose n'allait pas. C'était trop facile. Mais il était trop tard pour reculer, désormais. Si c'était un piège, elle était sans doute déjà tombée dedans.

Elle prit une grande inspiration, et s'engagea dans le tentacule, carabine en avant, prête à faire feu si nécessaire.

*

Une chose la frappa tout de suite quand elle pénétra à l'intérieur du yacht.

Le silence. Le calme. Tous les appareils de bord étaient silencieux. On entendait à peine un léger vrombissement en sourdine, signe que le vaisseau était en vie. Cette absence de réaction à bord aurait dû l'inquiéter, elle qui était déjà sur le qui-vive. Mais ce n'était même pas cela qu'elle ressentait à ce moment. Elle ressentait plus... de la jalousie ? Alors, c'était ça, le luxe ? Simplement l'absence de bruit ? Le calme, la sérénité ? Depuis quand n'avait-elle pas entendu un tel silence ?

Elle avança précautionneusement, regardant tout autour d'elle. Mais il n'y avait rien à voir. Elle était dans le sas d'entrée. Un sas qui était plus grand, plus spacieux, plus confortable que son propre vaisseau. Il était lumineux. Les parois étaient d'une blancheur presque parfaite. Un blanc légèrement cassé, presque apaisant. Il y régnait une température agréable. Ni trop chaud, ni trop froid.

Et l'odeur... Qu'est-ce que c'était que cette odeur ? Des fleurs ? Ça ne ressemblait même pas à une odeur de fleurs de synthèse, comme on en trouvait sur Pandora où sur les stations des environs, mais... les vraies fleurs. Quoi, il y avait une serre ou quelque chose comme ça, à bord ? On disposait à ce point d'espace inutile ?

En tout cas, depuis l'abordage, rien ne s'était passé. Personne n'avait réagi. Personne ne s'était précipité à sa rencontre, tentant de la repousser ou de la tuer.

Mais ça ne parvenait pas à la rassurer. Si seulement quelqu'un s'était pointé ici, dans le sas, une arme à la main, tout cela lui aurait paru normal. Elle l'aurait abattu – non pas que l'idée lui fasse

particulièrement plaisir – mais au moins, tout aurait été normal. Prévisible.

Mais là, rien. Même derrière la porte au fond du sas, on n'entendait aucun bruit, pas d'éclat de voix, personne en train de paniquer, de se préparer à réagir, à se défendre, à attaquer. Tout ça ressemblait furieusement à un piège. Est-ce qu'il ne valait pas mieux fuir ? Ça n'était peut-être pas trop tard, après tout. Elle n'avait plus beaucoup de carburant, mais sans doute assez pour retourner sur Pandora, et...

Non. Hors de question de fuir comme une lâche. Elle ne voulait plus de cette vie, à bord de son vaisseau miteux. Elle valait mieux que ça. Et c'était ici que sa vie allait changer. Et si elle devait y laisser la peau... eh bien, tant pis.

Elle avança, aussi doucement que possible, tous les sens en éveil, son cœur battant la chamade. Arrivée au niveau de la porte du fond, une porte épaisse, élégante, aux bords légèrement arrondis, Fryda se colla contre le mur et actionna le bouton d'ouverture.

La porte s'ouvrit lentement, silencieusement, émettant juste un léger bourdonnement, comme un murmure.

Fryda était toujours contre la paroi, attendant qu'il se passe quelque chose, de l'autre côté. Un ennemi qui surgirait, des cris de terreur, n'importe quoi. Mais rien ne se produisit. Elle n'entendit rien.

Ou plutôt... si.

De la musique. Une légère musique, calme, à bas volume. Elle s'intéressait beaucoup à la musique des siècles passés, et elle reconnut immédiatement le style. C'était une musique du XIXe ou du XXe siècle, elle ne savait plus trop. Du jazz. Une de ces musiques archaïques mais pleines d'émotions, qui datait de l'époque où c'étaient encore les humains eux-mêmes qui utilisaient les instruments. C'était... apaisant.

Et cette odeur ! Elle reconnaissait l'odeur, maintenant. Une fleur au parfum intense. Du lilas. L'odeur la replongea aussitôt en enfance. Sa grand-mère en cultivait, dans sa serre, sur Cérés. Cette odeur entêtante, chaque fois que Fryda mettait les pieds chez elle... Tous ces souvenirs qui remontaient d'un seul coup... cette époque, avant l'exode, sa tendre enfance, quand elle vivait sur Cérés. Tout cela était si loin désormais... Et pourtant, cette odeur qui lui donnait l'impression de l'entraîner des années en arrière...

Elle attendit encore quelques secondes, sans bouger, écoutant simplement les notes de saxophone s'enchaîner tranquillement, tandis que l'odeur du lilas la replongeait en enfance. Puis elle passa prudemment sa tête à travers l'ouverture.

De l'autre côté, se trouvait une pièce immense. Presque toutes les parois étaient composées de graphène translucide. On pouvait voir

l'espace infini, les étoiles, lointaines, qui scintillaient, à des années-lumière de là. Une lumière, une douce lumière, apaisante, jaune-orangée, s'élevait du sol.

Tout près de la verrière, un arbuste était planté, dans un pot. Un lilas blanc. Le même que celui de sa grand-mère. Un arbuste dans un vaisseau ! Autant de luxe, elle n'en revenait pas.

Au milieu de la pièce, de vastes banquettes, en tissu épais, manifestement confortables. Une femme, une jeune femme d'à peine trente ans, était allongée sur l'une d'entre elles. Le regard rivé vers les étoiles, elle semblait écouter la musique, sa tête bougeant en rythme, un verre d'alcool ambré à la main. Sa tête lui disait vaguement quelque chose. Elle était... belle. De longs cheveux blonds, frisés, qui lui descendaient sur les épaules. Un visage presque parfait, sans défaut visible. Une assurance dans le regard... Ce regard, bleu, intense... Ce regard, qui soudain se fixa sur Fryda, et où la pirate lut de la curiosité, bien plus que de la peur.

La jeune femme se redressa et s'assit en tailleur sur la banquette. Elle semblait grande, plus grande que Fryda. Elle portait une longue robe en tissu léger, une robe de toute évidence hors de prix, qui suggérait et mettait en valeur sa silhouette plus qu'elle ne la révélait réellement. La femme dit d'une voix douce :

— Alors c'est vous qui voulez vous en prendre à mon yacht ? Vous êtes combien ? Il n'y a que vous ? Mon ordinateur m'a dit qu'il n'y avait qu'une seule personne à bord de votre appareil.

Fryda se rendit compte que cela faisait quelques secondes qu'elle était plantée à l'entrée de la salle, sans bouger. Elle se ressaisit, dirigea son arme vers la femme, la tenant en joue, et dit d'une voix pas aussi assurée qu'elle l'aurait voulu :

— Mettez vos mains en l'air ! Pas de faux mouvement, obéissez, et il ne vous arrivera rien !

La femme écarquilla les yeux, manifestement surprise. Elle leva les mains d'un air nonchalant, un léger sourire aux lèvres, et dit :

— Cette voix, mais... Vous êtes une femme ? Ça alors ! Je pensais que les pirates étaient toujours des hommes.

Elle semblait tellement calme, tellement indifférente à ce qui se passait, presque amusée... Fryda ne devait pas la laisser mener la danse. Elle resserra sa prise sur son arme et dit :

— Taisez-vous !

— Je serais vous, je n'utiliserais pas ce joujou ici. Vous feriez mieux de le ranger. Ce vaisseau est équipé d'un système de défense passive. Je suis la seule occupante enregistrée. Si je meurs, le système de

dépressurisation se mettra automatiquement en marche. Si je meurs, vous mourrez aussi. Avouez que ça serait dommage.

Fryda ne dit rien, et ne bougea pas d'un pouce. Elle avait entendu parler de ces tout nouveaux systèmes de défense passifs. Ils avaient l'air redoutables. Mais, à sa connaissance, ils étaient encore en phase de test et n'avaient pas été mis sur le marché.

— Vous bluffez !

— Eh bien, essayez, si vous voulez ! Vous voulez prendre le risque ? Oh, au fait, je ne vous ai pas dit comment je m'appelais. Je suis Miranda Hans.

Elle connaissait ce nom. C'était la fille de Guthbert Hans. Le patron de la Hans Corp. Un des plus gros conglomérats d'armement de l'Alliance. S'il y avait bien une famille qui possédait des systèmes de défense d'avant-garde, c'était bien la sienne.

Est-ce que c'était bien elle ? Oui, c'était bien possible après tout. Sa tête lui disait quelque chose. Elle avait déjà dû la voir en vidéo, ou quelque chose comme ça. Si c'était le cas, Fryda était dans de sales draps. Prendre en otage la fille d'un riche industriel comme Hans... Elle n'allait pas sortir vivante de cette histoire, c'était certain. Miranda avait sans doute déjà appelé la police de la station Pandora. Ils n'allaient pas tarder à arriver. Ils devraient même déjà être là, en fait. Au minimum, on devrait voir leurs vaisseaux approcher maintenant, à travers les immenses parois de graphène. C'était bizarre, ça aussi... Fryda demanda :

— Qu'est-ce que vous fichez ici, si vous êtes Miranda Hans ? Seule, au fin fond de l'espace ? Où est votre personnel de bord ?

— Je n'ai pas de personnel de bord.

— Ah vraiment ? Vous voyagez seule ? Une femme de votre rang ? Papa vous laisse utiliser vos joujoux hors de prix sans vous faire accompagner par son personnel pour vous protéger ? Pas très prudent ça, imaginez que vous fassiez une mauvaise rencontre...

Le sourire de Miranda se figea aussitôt. Elle détourna le regard quelques secondes et dit :

— Vous n'allez pas vous y mettre, vous aussi. Je n'ai pas besoin de l'autorisation de qui que ce soit pour partir. Je suis une femme libre. Elle baissa ses mains, lentement, tout en les laissant bien visibles de Fryda.

— Mais ne restez pas plantée là, comme ça. Venez donc vous installer. Je vais vous servir un verre. Un armagnac. Un alcool rarissime, qu'on fabrique encore sur Terre. Je vous assure que vous n'avez jamais rien bu de tel.

Fryda resserra à nouveau sa prise sur sa carabine et dit :

— Gardez les mains en l'air !

Miranda leva les yeux au ciel en secouant la tête.

— Je vous ai dit, ça ne sert à rien. Je n'ai pas d'arme. Je n'ai pas prévenu la police ni qui que ce soit. Sinon ils seraient déjà là, vous le savez bien. Je ne vous veux pas de mal. Et vous savez bien que vous n'avez absolument aucun intérêt à me tirer dessus. Moi, je resterai à bord de cet appareil, quoi qu'il arrive. Maintenant vous faites comme vous voulez. Soit vous repartez à bord du vôtre, soit vous venez vous installer à côté de moi, pour qu'on cause. Je vous avoue que je préférerais que vous restiez. Ça me fait du bien d'avoir de la compagnie. C'est pesant, la solitude.

Fryda hésita. Oh, et puis, zut. Elle abaissa son arme. Impossible de s'emparer de ce yacht de toute façon, si Miranda disait vrai à propos du système de défense. Mais, une fois que Fryda aurait sa confiance, elle pourrait faire le tour et trouver un petit quelque chose à voler à bord. Un truc hors de prix. Miranda ne s'en rendrait probablement même pas compte.

Elle traversa la pièce, ses bottes résonnant sur le sol métallique. Le solo de saxophone diminuait d'intensité, puis s'effaça complètement. On était arrivé à la fin du morceau, et un nouveau morceau débuta. Toujours du jazz, mais plus rapide cette fois.

Elle s'assit. La banquette était tellement moelleuse, tellement confortable qu'elle eut l'impression qu'elle était sur le point de l'avaloir, de l'envelopper de douceur. Si seulement elle avait un siège comme ça à bord de son vaisseau !

Miranda la fixait, un sourire amusé sur les lèvres.

— Eh bien, qu'est-ce que vous attendez ! Ôtez votre casque, que je puisse vous voir. Vous devez mourir de chaud là-dessous !

Fryda hésita, avant de le retirer. Miranda la dévisagea et dit :

— Vous avez bien fait de l'enlever. Vous êtes magnifique.

Fryda avait du mal à y croire. Ses cheveux étaient plaqués sur son crâne à cause de la sueur, elle était épuisée, et surtout elle savait que ses traits quelconques étaient loin d'égaliser la quasi-perfection de ceux de Miranda. Elle sourit timidement, comme pour la remercier du compliment malgré tout.

Miranda se leva et marcha, gracieuse, jusqu'à un petit meuble situé au fond de la pièce. Elle en sortit une bouteille de liquide ambré, et un verre, qu'elle remplit. Intéressant. Il devait y avoir des bouteilles qui valaient une fortune, là-dedans. Peut-être que Fryda pourrait se servir discrètement, avant de partir.

Miranda tendit le verre à Fryda, avant de se rasseoir.

Elle porta le breuvage à ses lèvres. Juste quelques gouttes. Elle n'avait jamais rien bu de tel. C'était un alcool fort, mais il n'avait pas le goût des alcools de synthèse immonde qu'elle avait l'habitude de boire sur Pandora ou ailleurs. Ce n'était pas le genre d'alcool qu'on boit pour oublier, pour se plonger dans l'ivresse. Il avait un goût boisé, raffiné, un goût... ancien. Elle se lécha les lèvres, pour ne pas en perdre une goutte.

Miranda dit :

— Une pirate... Je vous envie, vous savez. La vie que vous menez.

— Pardon ?

— Oui. Je sais bien que ça vous étonne. Vous vous imaginez que je mène une vie parfaite, n'est-ce pas ? Au milieu de tout ce luxe.

— Eh ben... Oui, ça a pas l'air mal. Je rêverais de n'avoir qu'un millième de ce que vous possédez.

— Oui ? Eh bien moi, c'est votre liberté qui me fait rêver.

C'en était trop. Miranda se moquait d'elle. Fryda se leva et dit :

— Quelle liberté ? Celle de devoir errer dans les coins les plus paumés de l'espace, à me bousiller la santé dans un vaisseau minuscule, à devoir risquer ma vie à chaque fois pour voler des clopinettes ? À voir tous mes amis se faire arrêter, les uns après les autres, ou pire, se faire abattre comme des bêtes ? À me réjouir les jours où je mange à ma faim parce que la récolte a été moins mauvaise que les autres jours ? C'est ça que vous appelez ma "liberté" ?

— Oui, je vois ce que vous voulez dire. Miranda tourna la tête. Mais moi je vis dans une prison dorée. Mon père considère que je lui appartiens. Il m'expose comme un trophée, vous savez. Il me considère comme un de ses actifs. Quelque chose à valoriser. Une vitrine commerciale, en quelque sorte. Pas vraiment un être humain. Vous croyez que ça me plaît ? C'est vrai, je mange à ma faim. Mais en dehors de ça... Je ne suis pas libre de mes mouvements. Je dois toujours faire ce qu'il me demande. Suivre l'emploi du temps qu'il a prévu pour moi. Me plier à ses quatre volontés. À un moment, j'ai eu besoin de fuir.

Fryda se rassit, fronçant les sourcils.

— Fuir ?

— Oui. Ce yacht, ce n'est pas le mien. Il lui appartient. Je le lui ai volé. Sans rien dire à personne. Je suis un peu comme vous en fait. Elle lui fit un sourire complice. « En ce moment, il doit être en train de remuer ciel et terre pour me retrouver. Il doit se demander si quelqu'un ne m'a pas enlevée. Mais il ne me trouvera pas. J'ai

complètement désactivé la spatiolocalisation du yacht. Elle se leva, son verre vide à la main, se dirigeant vers le petit meuble. « Oh, j'ai menti, au fait. Il n'y a pas de sécurité passive. Vous pouvez m'abattre, si vous voulez. Et ce vaisseau sera le vôtre. Allez-y, si vous voulez. Si c'est tout ce qui compte pour vous. Vous n'aurez plus jamais faim, comme ça. Vous vivrez dans l'opulence. Elle se servit un grand verre d'armagnac, le remplissant presque jusqu'au bord. « Vous serez heureuse. Puisque c'est ça, selon vous, la recette du bonheur.

Fryda regarda son arme, qu'elle avait posée sur la banquette, juste à côté d'elle. À portée de main. Mais elle n'y toucha pas et demanda :

« Qu'est-ce que vous fuyez, au juste ?

— Obéryn. Mon mari. Enfin... mon ex futur-mari.

Elle but une rasade d'armagnac, gardant le silence pendant quelques secondes. La musique avait changé, encore, le morceau endiablé laissant la place à une ballade lente, mélancolique. Des notes de trompette qui s'égrenaient lentement. L'odeur du lilas se mêlait au parfum boisé de l'armagnac.

— C'est mon père qui avait décidé que je devais l'épouser. Mais moi je n'avais pas du tout envie.

— Quoi ? Mais... ça se fait encore, ce genre de choses ?

— Les mariages forcés ? Oui, ça se fait encore, bien sûr. Quand on est la fille de Guthbert Hans, on n'a pas le choix. On fait ce que papa a décidé. Même à mon âge. Même pour quelque chose d'aussi personnel. Guthbert Hans n'est pas quelqu'un qui a l'habitude qu'on lui dise non. Et, pour l'image de l'entreprise, il était important que je me donne à Obéryn. Vous savez, c'est un partenaire commercial, mon père rêverait de racheter son entreprise, il en a les moyens. Son regard était triste désormais. Elle regarda son verre presque encore plein, hésita, et le posa sur une petite table devant elle. « C'est pour ça que j'ai fui. Je suis en danger de mort, maintenant.

— En danger de mort ? Sa propre fille ?

— Vous pensez que j'exagère ? Je n'exagère pas. Il ne tolère pas qu'on lui tienne tête ni qu'on se dresse sur son chemin. Il a un plan tout tracé pour moi, et il est hors de question que j'en dévie d'un millimètre. En fuyant, je l'ai humilié, et il ne me le pardonnera pas.

Miranda regardait à travers la verrière de graphène, perdue dans ses pensées, un air triste dans le regard. Fryda dit :

— Et vous allez faire quoi, maintenant ?

— Je ne sais pas. Ils vont bien finir par me retrouver. J'ai volé un yacht haut-de-gamme. Ce n'est pas le genre d'appareil qui passe inaperçu. Même ici, au fin fond du système, vous avez réussi à me

trouver. Ce n'est plus qu'une question de jours. D'heures, peut-être. Bah. Je n'ai pas eu une si mauvaise vie que ça. Vous avez raison. Je ne suis pas à plaindre, en fin de compte.

Elle garda le silence, le regard perdu vers les étoiles, comme si elle attendait qu'un vaisseau de patrouille ou un véhicule militaire ne débarque à tout instant. Elle semblait avoir accepté son destin.

Fryda n'osa pas briser le silence, pendant de longues secondes, et finit par dire :

— C'est vrai qu'un yacht comme celui-ci, ce n'est pas très discret. Surtout par ici. On n'en voit pas tous les jours. Mais... si vous changiez de vaisseau ? Revendez-le, achetez-en un autre, plus discret, et à vous la belle vie.

— Changer ? Comment ? Dès que je vais débarquer, où que ce soit, on va me voir, on va me reconnaître, et quelqu'un va me dénoncer. De toute façon, ce vaisseau n'est même pas à mon nom. Il est au nom de mon père, et il a officiellement été déclaré volé, je vous le rappelle.

Fryda pouffa. Miranda la regarda, intriguée. Fryda dit :

— Vous savez, j'ai mes adresses. Je me charge de vous débarrasser de cette merveille discrètement, et on partage la recette. Bien sûr je ne peux pas vous promettre d'en tirer le meilleur prix, loin de là, mais ça devrait nous permettre à toutes les deux d'être à l'abri du besoin pendant un bon moment. Ça vous va ?

— Vous feriez ça ?

— Vous n'imaginez pas à quel point ça me ferait plaisir.

Un immense sourire apparut sur le visage de Miranda. Elle était encore plus belle quand elle souriait comme ça. Fryda dit :

— Je vous aiderai même à trouver un nouveau vaisseau, pour un bon prix. Quelque chose de discret.

— Et vous ? Vous allez faire quoi ? Vous allez abandonner la piraterie ?

— Eh bien, moi... Je n'y ai pas encore réfléchi. Mais oui, je pense. Je ne fais pas ce travail par plaisir. Je crois que je vais voyager. Passer ma vie à me balader à droite, à gauche. À travers tout le système. Europe. J'ai toujours rêvé de visiter Europe. La vie y est chère, mais une fois que j'aurai les moyens...

— Emmenez-moi avec vous.

— Pardon ?

Autour d'elles, la lumière orangée était moins intense qu'auparavant. Elle virait peu à peu vers le rouge. Il y avait un mode de

simulation nocturne, sur ce yacht. Il se faisait tard. Depuis combien de temps était-elle à bord ? Elle n'avait pas vu le temps passer.

— Emmenez-moi avec vous. La solitude m'effraie. Je n'ai pas envie de passer ma vie seule, à devoir me cacher en permanence. Vous je vous aime bien. Je vous fais confiance. Vous me traitez comme un être humain. Ça faisait longtemps que ça ne m'était pas arrivé. Et puis, quitte à devoir vivre la vie d'une aventurière, autant la vivre avec une aventurière aguerrie.

Miranda fixait Fryda de ses yeux doux. Elle était tellement belle... Elle ajouta :

— Enfin... si vous voulez, bien entendu. Je ne veux surtout pas m'imposer. C'est juste que... je crois que ça me plairait bien, comme idée.

— Je crois que ça ne me déplairait pas non plus.

Et elles restèrent là, sans rien dire, pendant de longues minutes, tandis que la musique continuait doucement de se diffuser, et tandis que la lumière continuait de se tamiser, projetant des ombres dorées sur le lilas blanc.

À travers la verrière, Fryda vit une comète passer tout près d'elles. Elle fit un vœu.

© Fabien Delorme 2025



Fabien Delorme est un écrivain de science-fiction, fantastique et littérature policière vivant actuellement dans le Pas-de-Calais. Il est scientifique de formation. Féru de formes courtes, il a notamment été publié dans le magazine américain Pulphouse Fiction Magazine. Vous pouvez le retrouver sur son site web fabiendelorme.fr.

Projet :

Livres et Bibliothèques II

En juin 2025 paraissait aux éditions Arkuiris une anthologie, dirigée par Pierre Gévert, sous le titre *Livres et Bibliothèques, Demain et Ailleurs*. Disponible en librairie ou auprès de l'éditeur¹, ce volume rassemble 17 nouvelles choisies parmi les 114 envoyées par leurs auteurs pour répondre à l'appel à textes.

Un tel choix est bien sûr toujours un peu subjectif, d'autant qu'il importait d'éviter des doublons en matière de sujet, de style, etc. Et donc, les nouvelles qui seront rassemblées dans le Hors-Série 2026/1 de la revue ne constituent nullement un second choix, mais des textes de qualité certaine et d'intérêt réel. Les suppléments numériques des Galaxies vont nous permettre, en attendant la publication, de vous en donner un avant-goût !



¹ <http://arkuiris.com/livre.php?id=51>

En lieu sûr

Julie Boudillon

Et si, finalement, à force de ruser avec les caractères et l'Intelligence artificielle, il fallait réinventer l'écriture ?

Judi 25 septembre - Cela fait plusieurs semaines maintenant que tout est prêt ou presque. J'attends les dernières instructions de Sara. Quand viendront-elles ? Arriverai-je à rassembler les forces nécessaires ? En attendant j'écris. De manière ironique j'écris /

Septembre X06 – dépêche MPF –Son éminence Vittorio Alleporti inaugure aujourd'hui le programme de recherche Vittorino-4T, appelé ainsi en hommage à son benjamin tragiquement tombé en panne lors de la dernière avarie. Il entend ainsi « offrir à l'humanité la possibilité d'être sauvée » a-t-il déclaré au biocapteur de notre envoyé spécial. Ce programme de recherche entend mettre en route, d'ici la fin de l'année, l'appareillage chargé de remettre en état le biotope actuel, en attendant le Retour Définitif de son éminence, de ses descendants et de toute la Colonie, ainsi que leurs auxiliaires Humanii.

Aux abords du palais les attroupements de fauteurs de troubles ont dûment été réprouvés et ce, avant qu'ils ne puissent commettre le moindre forfait, grâce au programme HR-T6 de nos forces de l'ordre.

Biocapté par notre envoyé spécial FZK56

*

C'EST AVEC UNE JOIE CERTAINE empreinte d'application que je saisis un stylo pour la première fois de mon existence. J'écris sur le carnet qui m'a été remis hier soir, lors d'une cérémonie que nous voulions solennelle (pareille aux cérémonies décrites dans les livres et auxquelles nous n'avons jamais assisté), bien que fortement perturbée par nos fou-rires nerveux. Alors, rire aussi, cela nous a été transmis, me disais-je tandis que Monfert me serrait le coude en réprimant un hoquet de rire. *Quelle puissance !*

C'est la première fois que j'écris. C'était en moi depuis le début, comme était en moi la possibilité de lire. Tout était déposé quelque part à l'intérieur. Tout était là : il aura fallu pour le savoir que les enfants nous révèlent l'inconnu.

C'est la première fois que j'écris. Je le fais pour relater la suite des événements qui nous a amenés à la cérémonie d'hier soir, lors de laquelle chaque membre de la communauté s'est vu remettre un carnet, artisanalement et maladroitement fabriqué par les enfants.

C'est moi qui ai proposé aux autres d'écrire tout ce qui s'est passé ces derniers mois, à la manière des histoires contenues dans certains livres. Histoires d'un pays, d'une idée, d'un groupe de gens – ces gens, ces pays, ces idées, ont *vraiment* existé : et le fait qu'ils existent encore à l'intérieur de ces objets nous plonge toujours dans une hébétude infinie dont nous parvenons à peine à nous remettre. Lorsque j'en ai parlé à Monfert et à Joahn, et aux autres, tout le monde a acquiescé : cela semblait être une bonne idée, oui, d'écrire notre histoire à notre tour. La cérémonie venait de s'achever, nous nous regardions, les yeux encore brillants de rire, les joues rougies par la chaleur des bougies que nous avons allumées un peu partout. Une odeur d'herbe brûlée flottait encore dans l'air épais du réfectoire. Les enfants commençaient à s'assoupir, avachis sur les bancs et dans les recoins.

Je m'éparpille. Ecrire ne va pas être chose aisée. Pour commencer, il est difficile de situer où débute cette histoire : difficile de saisir l'origine des événements, tellement la réalité, maintenant que tout nous a été révélé, se retourne désespérément sur elle-même comme une carpe agonisante au fond de la barque. L'histoire commence loin dans le passé, si loin qu'on en a perdu le décompte des années. Elle commence au moment où les textes ont été abandonnés et laissés pour morts, mais aussi au moment où ils ont été retrouvés. Et également entre les deux : au moment de notre apparition, de notre mise en marche. Et elle commence aujourd'hui, lorsque, découvrant les livres et carnets par milliers, ces trésors comme dit Monfert, nous nous emparons de ces histoires, nous les dirigeons comme des lampes torches vers le temps révolu, nous regardons notre passé sous cette nouvelle lumière. Et enfin nous écrivons, à notre tour. À notre tour nous éclairons notre époque et tout notre avenir.

Lorsque les premiers documents ont été trouvés, un frisson d'excitation a parcouru la communauté. Comme souvent (comme, en tout cas, dans les histoires que nous avons lues depuis), ce sont les enfants qui ont découvert puis remonté des profondeurs de l'oubli ces objets abandonnés. Ils les ont portés jusqu'à nous, les montrant avec toute leur candeur stupéfiante, de la même manière qu'ils nous montraient un scarabée d'or ou une plume tachetée, fièrement, joyeusement. Ils rentraient ce jour-là d'une de leurs escapades. Elles étaient tolérées dans un périmètre plutôt étendu, au-delà du bloc,

jusqu'au contrefort des montagnes alentours, et c'est là qu'ils passaient le plus clair de leur temps lorsque nous-mêmes étions pris par nos tâches, qui me semblent aujourd'hui bien difficiles, poussives et, comme me l'a soufflé Monfert l'autre jour : absurdes.

Rien ne subsistait autour des derniers quartiers abandonnés si ce n'est de vieux hangars éventrés. Au-delà la nature s'étendait comme une flaque stagnante et inoffensive ; nous ne connaissions pas vraiment son utilité et la laissons à sa place, lui chipant parfois une fleur ou deux, ou un papillon, que nous épinglions au-dessus de la table du réfectoire, pour avoir quelques chose à admirer lorsque les soirées d'hiver étaient longues.

Ce jour-là donc les enfants reviennent un peu plus tôt qu'à leur habitude et déjà de loin on pressent quelque chose. Leurs silhouettes ont changé : elles sont, au niveau du torse, plus larges, plus lourdes : c'est qu'ils portent sur leur petits bras des objets empilés et dont certains tombent par terre ; les enfants les ramassent avec peine, les hissant dans un effort bruyant tout au-dessus de la pile qu'ils portent en équilibre, le visage caché derrière leur fardeau. Quand ils arrivent à notre hauteur, ils déposent tout ceci à terre, à nos pieds, comme un chat ramène un mulot.

Ce sont des objets aux angles droits, larges comme deux parpaings, longs comme une feuille d'arbre. Épais comme une branche de bois mort. Encore que leurs tailles varient, ainsi que leur couleur. Ils sont tranchés si fins qu'une multitude de couches les constituent. Ils sont assemblés de telle manière qu'on peut les ouvrir à différents endroits, sans pour autant les séparer en deux. Je sens mon cœur battre plus vite, je vois les joues des autres rosir légèrement. Il est vrai que dans la communauté, nous prenons chaque nouveauté comme un cadeau, comme une brèche sur le mur lisse de notre réalité : nous nous en approchons pour regarder à travers. Un nouveau papillon, un jour sans poussière, le son d'une goutte de pluie dans le fond d'une cuve : nous saisissons chaque signe qui pourrait nous porter plus loin que nous le sommes déjà. Il ne faut pas s'y méprendre : nous accomplissons nos tâches sans rechigner, et même avec vaillance. Nous utilisons nos corps au service du bon fonctionnement de la communauté, et sommes attentifs au rendement : c'est là notre première préoccupation. Nous savons pourquoi nous sommes là : nous sommes là pour nettoyer la ville de la poussière qui s'y accumule. C'est ce que nous faisons, sans que personne ne nous formule d'ordre. Nous ignorons depuis quand nous le faisons et pour combien de temps encore, cela ne nous importe peu. Mais il arrive parfois qu'un vide nous étreigne. Que des questions affleurent, sans que nous comprenions de quoi elles sont faites, ni à qui

elles s'adressent. De ces questions sans objet nous ne savons que faire, nous ne savons qu'en dire. Nous ne trouvons rien pour épancher ce vide. Rien d'autre que des bruissements qui surviennent à nos côtés : un papillon, le bruit aigu d'une goutte d'eau, la forme d'un nuage.

Voilà ce que nous sommes, au moment où les enfants remontent ces choses étranges à la surface.

Au cœur de ces choses, de petits signes sombres s'agglutinent en lignes horizontales. À notre grande surprise ces signes font sens : sous nos yeux, ils se transforment en information. Ils nous révèlent des récits, des histoires et des visions.

L'excitation cède alors la place à une peur trouble. Les informations qui émergent de ces lignes, bien que formant des phrases compréhensibles, n'ont aucun sens tangible pour nous ; nous ne parvenons pas à les saisir. Nous comprenons qu'il s'agit de personnes, de villes, d'individus plus ou moins opérants, d'événements passés. La plupart de ces signes ne renvoient à aucune des réalités que nous connaissons. Nous nous regardons, regardons les enfants. Les miens tiennent encore dans leur main deux de ces objets ouverts. Leurs petits doigts les caressent tendrement. Ils me regardent avec une curiosité timide, ne sachant pas encore si je vais les gronder ou les féliciter : je l'ignore également. Pour le moment je passe ma main dans leurs cheveux, machinalement. Ils sont comme toujours doux et sales. Je m'accroche à ce sentiment familial, pressentant que bientôt s'ouvrira devant moi un monde encore inconnu, dans lequel nous n'aurons d'autre choix que de pénétrer. Les signes que nous déchiffrons sont des mots, sont des phrases, ils sont une route immense qui nous conduit vers ce monde, nous ne pouvons pas faire comme si elle n'était pas apparue devant nous.

Le vieux Dumza demande aux enfants d'où viennent ces objets. C'est la question que j'attendais, autant que je la craignais. Ils lui montrent du doigt un chemin qui zigzague entre les hangars qui bordent le bloc. Je repose les objets à terre et, avec les autres, me met en marche à la suite des enfants qui ont perdu leur exaltation, perdu leur air candide. Ils se mettent au diapason de notre gravité, soudainement écrasés par la situation, et marchent, comme nous, en silence. Bientôt ils s'arrêtent : devant eux se dresse un bâtiment pour le moins décati, un de ces bâtiments où on ne va jamais, une ruine dénuée d'intérêt, sans bêtes et sans herbes. Il est vide comme les autres. Son toit, effondré, n'abrite ni de la pluie ni de la poussière : il a donc été relégué aux confins de nos existences. Les enfants y pénètrent en file indienne, enjambant des gravats saillants et peut-être dangereux, mais sur lesquels ils ne se blessent pas – car personne ici ne se blesse,

et personne ne tombe jamais malade. *Maladie* fait partie des mots que nous avons appris depuis.

À l'intérieur on devine des empilements sans fin de ces objets tranchés fins et qui recèlent des données innombrables. Il y en a tellement qu'un seul regard ne suffit pas à tous les embrasser ; ils se perdent dans l'obscurité. Un vertige me saisit. J'ai du mal à rester debout, je m'accroche au bras de Monfert dont le regard se voile. Rien ne transparait sur le visage de Dumza, qui reste silencieux. Les enfants baissent la tête.

PETIT TRAITE À DESTINATION DE LA COLONIE : SURVIVRE DANS LE MONDE D'APRES, PERSPECTIVES INFINIES DANS UN MONDE FINI.

(...)

Chapitre 3, finalité de l'intelligence robotique

Les chapitres précédents nous amènent donc à nous interroger sur la finalité du programme des Humanii. Considérant qu'ils sont jusqu'à présent utilisés en substrat familial, amoureux et copulatoire ; considérant que leur composition intrinsèque les préserve du danger de la poussière qui menace le reste des organismes existants à l'heure actuelle, nous pouvons sans méjuger prévoir que du statut auxiliaire ils passeront au statut de gardien. Car le mythe du Grand Départ et du Retour Définitif, bien qu'anciens, sont sur le point de se transformer en réalité. Membres de la colonie, amis qui partez pour mieux revenir, je vous le dis : dans cette perspective, considérons que leur présence ici reste un geste de survie, un geste d'espoir. Ayons de la tendresse pour ce geste, pour ne pas dire : de la pitié.

(...)

Samedi 27 – L'attente est terminée. Sara et moi sommes parvenues à pirater le système, à installer le logiciel. Écrire ces mots me rend à la fois heureuse et désespérée. Ils peuvent venir, à présent. Et ils viendront, je les entends déjà défoncer les nombreuses portes qui nous tenaient à l'abri jusque-là. Nous sommes si soulagées pourtant : le geste est accompli.

Mon dieu, c'est le DERNIER geste, le geste du désespoir, et si nous l'avons fait c'est qu'il n'y a rien après, rien pour moi, pour nous. Mais c'est aussi le geste de l'AVENIR, pour ceux qui viendront, peu importe leur nature. L'effroi et l'excitation se disputent en moi, et entre les deux il n'y aura aucun gagnant – je mourrai bientôt. Je regarde avec tendresse nos petites vies, nos petits combats et nos grandes peines, nos joies profondes, nos larmes douces.

Les semaines qui suivent cette découverte me parviennent comme à travers un brouillard. Je réfléchissais à peine, j'avais la tête vide, comme lorsque nous accomplissons nos tâches quotidiennes : trier les

briques et les parpaings, passer le lourd chiffon mouillé sur les murs de la ville. Mais ma tête n'est pas restée vide longtemps, cette fois-ci.

Nous avons parcouru le grand espace étrange rempli de ces objets qui s'appellent, nous l'avons vite appris, des livres. Nous avons tenté de les répertorier, nous arrêtant dans un premier temps à leurs caractéristiques physiques : leur lourdeur, la densité des signes et leur nature (certains représentaient des choses que nous pouvions toucher par ailleurs : une montagne, une fleur. Quelqu'un). Dans le même temps nous en avons entamé une lecture assidue. Car *lecture* est le mot pour décrire l'activité de transformer les signes en informations. Assis par terre ou sur un banc du réfectoire, ou au pied d'un arbre, nous lisions. Les enfants aussi lisaient. Pendant de longues heures ils lisaient. Ils ne parlaient plus dans la forêt. Ils lisaient des livres sur la forêt.

Mais aussi des livres sur les montagnes et sur les étoiles. Sur les choses qu'ils connaissaient et sur les choses qu'ils ne connaissaient pas, et qui revêtaient l'aspect lisse de ce qui n'existe que dans les livres : la guerre. La jalousie. L'illusion. La maladie. L'amour. Le goût, mais aussi le dégoût. La naissance, la douleur. Des livres, des livres, des livres, écrits par des créatures, sur ces mêmes créatures que nous n'avions jamais vues (Les Humains les Organiques, et tant d'autres mots encore sont utilisés pour les désigner). Ces créatures vivaient leur vie, en écrivaient des bouts, puis mettaient ces livres dans un endroit de telle manière à ce que d'autres créatures soient au courant des différentes sortes de champignons, de la façon de lancer un ballon ou bien de à quoi ressemble la vie d'un individu à une époque déterminée. Nous remarquions rapidement que si violentes puissent-elles être parfois, si perfides et écrasantes, ces créatures organiques conservaient dans leur livre la volonté de comprendre, de s'élever, d'apprendre. Quel monde on a connu là ! Jusqu'à présent entassé dans un bâtiment abandonné, tandis que nous nettoiyions les rues...

Mais désormais la poussière s'accumulait sur les murs de la ville.

Parfois je relevais la tête d'un livre ouvert, ou d'un journal, ou d'une partition de musique, ou encore d'un carnet rempli d'une autre forme d'écriture, une forme plus abrupte et plus vive et qui s'appelait également journal – journal intime, journal de mon enfance, journal de guerre. Mon regard alors croisait celui de Monfert. Comme à son habitude il me souriait, mais son sourire avait perdu de son assurance. Son sourire était relégué à l'arrière-plan, dans un décor chaleureux, rassurant. Derrière les livres et tout ce que j'y trouvais.

Je le vois bien, je m'éparpille à nouveau. C'est que l'histoire a été revêche à découvrir. C'est qu'il a fallu fouiller, comme on fouille les

L

entrailles du poisson que l'on vient de pêcher. Une perle est sortie de ces entrailles. Je l'ai lue, dans les livres, les journaux, les carnets, dans tout ce qui se trouvait dans ce bâtiment abandonné. Nous avons tous trouvé la perle et vous qui me lisez, vous pourrez la trouver aussi : tout est désormais en lieu sûr. Et par lieu sûr je ne veux pas dire : *caché, secret, sécurisé*. Par *lieu sûr* je veux dire : *accessible*. Je veux dire : *à nous tous*. Aujourd'hui nous passons beaucoup de temps dans ce bâtiment. Là où tout le monde passe, lit, et s'assoupit peut-être, ou simplement s'assoit et regarde par la fenêtre. Il est devenu rapidement un espace où se partagent et s'échangent les histoires de toute une communauté, mises à la disposition de chacun de ses membres. Un espace ouvert, j'insiste sur ce point. Ouvert comme l'est en permanence la porte du bâtiment. Dans un livre, Johan a trouvé un mot pour décrire ce genre d'endroit : cela s'appelle, je crois, une bibliothèque, bien que je n'en sois plus tellement sûre. J'ai eu à traiter tellement de données récemment qu'elles s'emmêlent parfois. Heureusement, nous nous répartissons les informations à lire, les idées à découvrir. Et le soir venu, assis ensemble dans un coin de la bibliothèque, nous échangeons ce que nous avons appris, sur ce qui est arrivé avant nous, ainsi que la suite d'évènements qui a permis notre arrivée, notre mise en marche.

Il y a encore bien des choses qui restent incertaines, des définitions qui s'empêtrent les unes aux autres. La différence entre un livre et un journal reste par exemple encore floue pour moi. Monfert me dit que c'est normal, que ça viendra petit à petit, à force de lire et de parler avec les autres de ce qu'on a lu. Lui-même n'arrive pas encore à différencier une maison d'un appartement, un chagrin d'un deuil. Ces mots qui nous ont été révélés portent chacun en eux des mondes que nous explorons comme des nouveau-nés (je n'ai jamais vu de nouveau-nés mais à en croire ce que j'en ai lu, ils semblent être des créatures surpuissantes).

L'idée que nous pourrions inventer de nouveaux mots et même de nouvelles idées m'est venue rapidement. « Honnêtement, je ne vois pas comment il pourrait en être autrement » m'a répondu Dunzar lorsque je lui en ai parlé. C'est Dunzar qui le premier a découvert que non seulement nous pouvons *lire*, mais également *écrire*.

Ce que je suis en train de faire, avec application, avec ferveur.

Septembre ter X-06 – Numéro spécial Grand départ

À la veille du décollage de la Colonie d'humains organiques, présidée par notre Éminence Vittorio, c'est avec une émotion certaine que nous revenons

aujourd'hui sur le programme Vittorino-4T. Dans l'entrepôt dont l'emplacement est gardé secret pour des raisons évidentes, les Humanii dernière génération sont prêts. Ils seront mis en route une fois que la terre sera vidée des derniers humains organiques. Nous pouvons d'ores et déjà nous réjouir de la disparition de deux d'entre eux : selon le biocapteur de notre envoyé spécial, ordre a été donné de procéder à l'exécution des deux derniers pirates encore en activité, en l'occurrence deux individus de sexe féminin. Nous pouvons désormais nous tourner avec sérénité vers notre avenir.

Les Humanii font déjà partie de notre quotidien modifié : instituteurs, médecins, partenaires de vie sociale et sexuelle et même enfants pour certains d'entre eux (paix à l'âme de Vittorino), ils représentent aujourd'hui les gardiens de notre humanité. Ce sont des individus mâle, femelles, adultes et enfants – des familles, des communautés entières – qui sortiront de cet entrepôt. En attendant le Retour définitif, gageons que tout ce qui a tiré l'humanité vers le bas (la maladie, la violence, le doute, et bien sûr la mort) ne seront plus que des souvenirs qu'ils balayeront, si l'on peut dire, en même temps que la poussière toxique.

Biocapté par notre envoyé spécial KHDDK58L

12 octobre : la fin.

Comme il est étrange de se les imaginer, bien rangés, au sommeil si on peut dire, entreposés dans le hangar et attendant leur heure ... Maintenant que le programme est installé, je sais que ce carnet sera lu ! Et je me charge de leur raconter leur origine et leur arrivée. Sara et moi avons donc décidé de le mettre en lieu sûr. J'ai une idée, je crois que ce sera parfait. Juste derrière le hangar, complètement laissée à l'abandon, se trouve une /

Le carnet s'achève bientôt, j'arrive à la fin de mon récit. Aujourd'hui, nous vivons toujours non loin de l'entrepôt. Monfert, Joahn et moi passons de moins en moins de temps ensemble. Il faut dire que plus personne ou presque ne s'occupe de débayer les rues de la poussière qui y tombe chaque jour. Besogne qui nous semble aujourd'hui dérisoire et même comique. Comique, car le rire est une des choses que nous avons apprises dans les livres et cela nous sauve parfois de bien des tourments.

Chacun à sa tâche de lire, d'écrire et de partager, nous nous sommes tous les trois naturellement éloignés les uns des autres. Monfert restera toujours mon préféré et une ombre recouvre parfois mon cœur mais je sais qu'il s'agit de nostalgie, et cela me donne envie d'en faire un poème. Aujourd'hui que j'ai compris ce qu'était que le

temps, j'essaie de vivre selon ce précepte, j'essaie de cueillir ce que je croise en mon chemin.

Les livres ne nous ont pas tout révélé, certaines questions resteront à jamais sans réponses et à cela je ne peux que m'habituer. Comme : pourquoi nos enfants grandissent-ils, pourquoi vieillissons-nous ? Les Humanii seraient-ils autorégénérants ? Que nous a transmis cette mystérieuse Sara, mis à part la capacité de lire et d'écrire ? Est-ce que les Humanii étaient programmés pour connaître le doute, la peur et l'amour ? Ou ont-ils trouvé tout ceci dans les livres ?

À en croire tout ce que nous lisons, les livres n'ont pas empêché les guerres et les destructions, ils n'ont pas empêché leur propre fin, à vrai dire. Jusqu'à présent, le but des Humanii était d'être là, simplement. De nettoyer les villes de la poussière en attendant le retour des humains organiques. Ils accomplissaient leur tâche sans se poser de question, bien que parfois étreints par un vide étrange. Sans culture et sans mythe, ils ne pouvaient guère avancer – c'est pour cela qu'ils ne se sont pas éloignés de l'entrepôt d'où ils étaient sortis. Ils n'étaient pas programmés pour lire et encore moins pour ouvrir une bibliothèque : les livres ne leur étaient pas destinés. Comme il est étrange de se dire que c'est ce que les humains ont appelé une *pirate* qui a sauvé ce qui restait d'humanité sur cette planète. Aujourd'hui que le logiciel qui leur permet de lire et d'écrire est en activité, et qu'ils ont accès à cette humanité, reproduiront-ils les mêmes erreurs ?

Et quand je dis *ils* je devrais bien sûr dire *nous*. À cela aussi il faut que je m'habitue.

Tenir un stylo, lire, tracer des lettres : nous y sommes. Contrairement à ce qui était programmé, nous, les Humanii, écrivons avec ardeur, avec ivresse. Et nous lisons, éperdument.

Parfois même, ce n'est pas un livre que nous lisons à voix haute, le soir à la grande table du réfectoire, mais un texte que nous avons nous-même écrit. Une poésie, un conte ou le récit d'un rêve. Car quelque chose de nouveau nous arrive depuis que nous passons nos heures dans la bibliothèque : lorsque notre appareillage est à l'arrêt, nous produisons des histoires à notre tour. Nous visualisons, nous imaginons, des univers entiers se dévoilent sous nos yeux, derrière nos paupières. D'après ce que j'ai pu lire, cette activité s'appelle *rêver* et

contient tout un monde en son sein. Ce soir je lirai aux autres le songe que j'ai fait la nuit dernière, après la Cérémonie :

Cela se passe dans la rivière qui longe la forêt derrière l'entrepôt. C'est la rivière où les enfants ont l'habitude d'attraper des poissons. Je nage dans cette rivière, l'eau est sage et chaude, j'avance en flottant. Les poissons ne me craignent pas. Je leur caresse le dos, les nageoires. Reconnaisants de ce geste, ils m'accompagnent comme dans un cortège. En réalité ils me montrent la direction à prendre, et je les suis sur ce chemin clair et doux. Sur le bord de la rivière j'aperçois Monfert, Joahn et Dunzar, ainsi que mes enfants et le reste de la communauté, le reste des Humanii. Mais nous ne sommes pas seuls : sur l'autre rive les Organiques sont là aussi, car ils sont revenus, maintenant que la poussière est retombée. L'histoire s'apprête à continuer. Elle a changé de trajectoire car le savoir est partagé, les livres se lisent et ils s'écrivent. Ils sont en lieu sûr dans l'espace partagé d'une bibliothèque. La rivière fait une boucle. Les poissons, toujours, m'accompagnent. D'un côté et de l'autre de la rive, on se regarde avec gravité.

Les enfants adoreront cette histoire, j'en suis sûre.

© Julie Boudillon 2025



Julie Boudillon vit et travaille, comme bibliothécaire, à Paris.

Elle a écrit un premier roman, Assaut (Magnani éditeur), en 2020, puis des nouvelles dans la revue L'Autoroute de sable.

Une bibliothèque qui crashe

Pierre Gévart

Les bibliothèques sont passées des rouleaux (volumini) aux livres (codex) manuscrits, puis imprimés, puis numériques, puis gérés par les IA... Mais après tout cela, que restera-t-il de cette phrase d'Amadou Hampâté Bâ : Un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui crashe ?

IL SE LAISSA ALLER CONTRE LE DOSSIER de son siège, yeux mi-clos. S'imprégner de l'ambiance était la première étape. Puis le décor. Regarder, mais seulement après.

D'abord ce recueillement.

Il essayait d'oublier que tout cela allait disparaître. Atmosphère feutrée. Bruitsfurtifs, glissements, froissements. Et puis aussi l'odeur. Vieux cuirs, fragrance de papyrus, discret parfum de formaldéhyde. Bois ciré.

Tout ce qui faisait la richesse et le confort d'une bibliothèque publique, à l'ancienne.

En fond, à peine audible, la musique s'accordait à son humeur. Les yeux fermés encore, il construisait la peinture des lieux cent fois fréquentés, mille fois, avant d'affronter la promesse de la fin. Silence des images, implants rétinien désactivés.

Ici, il avait parcouru les textes, déchiffrés les mots et les phrases, comparé les versions, l'arbre infini des versions.

L'idée même que la vieille bibliothèque de la rue Mazarine puisse être vouée à la destruction lui semblait insupportable. Dououreusement insupportable.

Et lui-même avait ajouté ses propres versions, tirant de chaque texte tout ce que celui-ci pouvait lui donner.

Il se souvenait des grands moments. Celui où il avait composé, à partir des variantes des quatre courants principaux, de niveau quatre pour le Hardley-Core-Ching-Orlow, trois pour le Makhtoubi-Selfish-Grimm, deux pour le Shelbeck-Haddad, et seize pour le Binder (16) Oldon, sa propre interprétation de Hamlet, racine Shakespeare. Une œuvre qui avait été montée par Sheldon and Co en holos de synthèse, avec Gérard Philippe en rôle-titre, Woody Allen jeune en Yorick, et Marilyn Monroe dans le personnage de lady Futura.

Un beau succès, plus de douze millions d'accès en dix jours. Trop, peut-être... Il regrettait un peu de s'être laissé enfermer, de n'en être pas resté au texte écrit. Rien ne dépassait la force de l'écrit, la mobilisation des ressources de l'imagination que cela impliquait, les visions personnelles de chaque lecteur ! Voilà qu'il recommençait à s'enflammer. Comme si tout

cela n'était pas terminé, désormais, à jamais fini. Hier, son fils Edmond lui avait avoué avoir décidé de ne pas inscrire Ophélie, sa propre petite fille, au cours de lecture. Ça le révoltait ! Qu'on ne force pas l'enfant à apprendre l'écriture, passe encore, du moment qu'elle sache utiliser à bon escient l'interface de dictée vocale. Mais la lecture !

Et il était ici, lui, vieil imbécile, à s'accrocher à l'ambiance feutrée de la bibliothèque universitaire, à ses senteurs, à ses sonorités. La musique s'était faite presque inaudible. Le moment était venu. Il ouvrit les yeux brusquement, clignant plusieurs fois sous l'éblouissement, et la magie fonctionna : c'était bien toujours la même vieille bibliothèque, avec toute la mémoire du monde ici rassemblée. Et c'était bien son emplacement, sa cabine attitrée, avec son nom écrit sur la porte, en lettres polarisées. De part et d'autre, les murs latéraux, rose à droite pour y stocker commentaires et notes, gris à gauche : le purgatoire des passages retranchés, leur dernière chance de réintégrer les versions.

Hamlet-Domba-Mallet-Hu-Yan, prononça-t-il en exerçant simultanément sur le maxillaire la pression de mise en alerte de la dictée vocale.

Presque instantanément, la page titre vint s'inscrire sur le mur blanc, devant lui. Une bibliothèque ! Une vraie...

« Dernier état », prononça-t-il. Aussitôt, les dernières interventions sur le texte vinrent s'afficher. Souvent, il s'abstenait de revenir sur un état postérieur de la version qu'il avait créée. Il en connaissait au moins vingt-sept branches, et une quarantaine de variantes pour chacune.

Il savait que l'adaptation de Sheldon and Co avait connu au moins autant de variations. Mais il n'avait pas cherché à les suivre, préférant s'en tenir à la vie du texte. Avec une exception toutefois pour la version trash de Domenico Brandes, où le rôle-titre avait été tenu par un Johnny Depp déjanté aux bras mécaniques. Mais ça ne l'avait pas vraiment convaincu, pas plus que Lady Gaga en robe de steaks dans le rôle du spectre.

D'ailleurs tout cela n'avait pas sa place dans une bibliothèque. Ici, c'était le règne de l'écrit. Chaque ligne de ce qui avait pu être écrit depuis des millénaires, avec toutes les altérations, les enrichissements, les divergences et les collatéralités était ici accessible, en lien direct avec le réseau global, et même la possibilité — avec le temps normal d'attente — de se connecter aux réseaux de Mars et des cortèges des planètes géantes.

Il avait toujours rêvé de cette intertextualité généralisée, d'y inscrire sa vie, et il avait réussi. Il avait développé la théorie du recyclage en boucle opposée — celui-là même sur lequel il avait construit sa propre version racine d'Hamlet — et pour cela il avait été honoré, célébré, respecté.

Il remarqua une fissure grisâtre, dans l'angle du texte. James Furet n'aurait jamais permis cela, quand il dirigeait encore ce lieu de science. Distraitement, il parcourait le travail de plus en plus récent de Hu-Yan. Il sourit en discernant, à travers la tournure nouvelle du monologue

d'Hamlet, une trace caractéristique du style Mandarin, quelle qu'ait pu être la qualité du traducteur. A la réflexion, cela ne lui convenait pas. Il rectifia à voix haute, en fixant le passage, et son ajout vint s'inscrire aussitôt sur le mur de droite.

Mais à peine l'avait-il validé que les cristaux liquides donnèrent l'impression de moirer avant de revenir à la formule antérieure.

Il sourit.

« Tim, tu es dessus ? lança-t-il à haute voix en fixant l'idéogramme de son élève et maintenant ami. Six secondes s'écoulèrent, et la réponse vint.

« Ça ne te plaît pas ?

Six secondes, Tim devait être en vacation lunaire.

« Ça sonne un peu faux !

— Divergence, alors. A plus.

L'avantage des conversations lointaines était qu'elles étaient courtes, personne ne pensait avoir assez de temps pour laisser ainsi six secondes entre une question et une réponse. Surtout quand c'était la dernière fois qu'on venait à la bibliothèque.

Ophélie ne s'encombrerait pas de ces textes écrits. Elle apprécierait les versions en art total, multi sens. Peut-être créerait-elle, à son tour... Mais elle ne saurait jamais ce qu'était une bibliothèque, ce lieu magique où des dizaines de cabines individuelles, aux murs de cristaux liquides immaculés, permettaient d'accéder à une forme d'éternité, en communion avec les autres chercheurs.

« Il n'y a plus besoin de bibliothèques, avait annoncé le réseau. « Le réseau EST la bibliothèque. Et il le savait bien que c'était vrai, et inéluctable. Chacun, où que ce soit, emportait avec lui sa propre bibliothèque universelle.

Il pensa à l'étude de Brann-Chappée sur les débuts de l'intertextualité. Quand les textes avaient enfin tous été disponibles, et qu'avait pu être recyclée la grande masse de supports papiers qui n'avaient pas trouvé place dans les musées.

D'une certaine façon, se dit-il, ce qui se passait aujourd'hui devait être comparable à ce qui s'était alors produit. Le passage du papier au réseau, des versions rares et figées aux versions foisonnantes et mouvantes qu'il avait contribué à développer jusqu'à leur pleine maturité.

Il y eut un bruit sourd, et la fissure s'élargit un peu, gommant deux lignes de caractères.

« Note, ajouta-t-il sur le mur de droite : Écrire, ou ne pas écrire... Telle n'est plus la question. »

Il valida, et un nouveau coup fit se voiler toute la partie basse du mur.

Plus loin encore dans le passé, bien plus loin, il y avait eu des rouleaux de papyrus, des volumini, et quelqu'un avait créé les codex... Des bibliothèques avaient brûlé... Des disques durs avaient crashé, comme dit

la version Boleiras-Madeiro-Ban-Ki-Mun du discours d'Amadou Hampaté-Ba... « Un vieillard qui se régénère, c'est un disque dur qui crashe .

Il ne savait pas ce qu'était un disque dur, ni le verbe crasher, et se représentait avec peine ce qu'avait pu être un vieillard. Mais il était content que le système ait accepté sa requête ultime.

Il imagina une dernière fois Marilyn dans le rôle de lady Futura et sa bouche s'ouvrit dans un cri muet quand les panneaux s'éteignirent simultanément. Il pensa encore qu'il avait oublié de commander un dernier verre d'alcool et mourut quand les murs de la bibliothèque se refermèrent sur lui, heureux.

© Pierre Gévert 2026



Pierre Gévert est le rédacteur en chef de Galaxies, il écrit des romans, des pièces, des nouvelles, et a tenu longtemps des chroniques quotidiennes, jusqu'à ce que ça ne l'amuse plus autant...Mais rassurez-vous (ou pas) il n'a pas l'intention d'arrêter d'écrire.